



Une fenêtre ouverte sur le monde
Le Courrier

Avril 1974 (XXVII^e année) - 2,40 francs français



RVI Source Materiala Unit
4 JUN 1974

MERVELLES
D'ART ET
D'ARCHÉOLOGIE

Albanie
Équateur
Chine
Bulgarie





Photo © Luc Joubert, Paris

TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

En Phénicie, boire à la coupe

Cette coupe d'argent, dont on ne sait où elle fut découverte — peut-être au Liban, peut-être en Syrie — a été orfèvrée il y a 2 700 ans environ par un artiste phénicien. L'antique Phénicie commerçait avec tous les pays du bassin méditerranéen. On a découvert des œuvres d'artistes phéniciens en Grèce, en Italie, à Carthage et jusqu'en Irak. Les trois motifs concentriques (photo à droite), repoussés et gravés, révèlent un art subtil de la composition où se mêlent animaux, plantes et hommes : c'est-à-dire gazelle, cerfs, lions, papyrus, cavaliers et archers. Cette œuvre est aujourd'hui au Musée de Leyde (Pays-Bas).



AVRIL 1974
27^e ANNÉE

PUBLIÉ EN 15 LANGUES

Français	Arabe	Hébreu
Anglais	Japonais	Persan
Espagnol	Italien	Néerlandais
Russe	Hindi	Portugais
Allemand	Tamoul	Turc

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,
112, rue du Trône, Bruxelles 5

ABONNEMENT ANNUEL : 24 francs fran-
çais. Envoyer les souscriptions par mandat
C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco,
place de Fontenoy, 75700 Paris.

★

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

★

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Directeur-Rédacteur en chef :
Sandy Koffler

Rédacteur en chef adjoint :
René Caloz

Adjoint au Rédacteur en chef :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :

- Édition française : Jane Albert Hesse (Paris)
- Édition anglaise : Ronald Fenton (Paris)
- Édition espagnole : Francisco Fernández-Santos (Paris)
- Édition russe : Georgi Stetsenko (Paris)
- Édition allemande : Werner Merkli (Berne)
- Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
- Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
- Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)
- Édition hindie : Ramesh Bakshi (Delhi)
- Édition tamoule : N.D. Sundaravivelu (Madras)
- Édition hébraïque : Alexander Peli (Jérusalem)
- Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)
- Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
- Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
- Édition turque : Mefra Telci (Istanbul)

Rédacteurs :

Édition française : Philippe Ouannès
Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Illustration : Anne-Marie Maillard

Documentation : Christiane Boucher

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

N° 4 - 1974 MC 74-3-298

RVI Source Materials Unit
4 JUIN 1974



ANNÉE MONDIALE
DE LA
POPULATION 1974

Pages	
4	DE L'ILLYRIE D'HIER A L'ALBANIE D'AUJOURD'HUI <i>par Muzafer Korkuti</i>
13	ONUPHRE UN GRAND PEINTRE DU RÉALISME FANTASTIQUE <i>par Theophane Popa</i>
18	LA PLUS VIEILLE PEINTURE SUR SOIE Pour une dame chinoise qui mourut il y a 2 000 ans <i>par Wen Pien</i>
19	PAGES EN COULEUR
24	PORTRAITS D'ANCÊTRES DU VIEIL ÉQUATEUR <i>par Jorge Enrique Adoum</i>
27	LES VÉNUS DE VALDIVIA Photos
29	SURRÉALISME PRÉHISTORIQUE Photos
30	A SOFIA, L'ESCALIER A REMONTER LE TEMPS <i>par Magdalena Stancheva</i>
32	SOUS LE BÉTON MODERNE ? LA PIERRE ANTIQUE Photos
37	NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT
38	LATITUDES ET LONGITUDES
2	TRÉSORS DE L'ART MONDIAL En Phénicie, boire à la coupe



Notre couverture

Cette reproduction en couleur montre un détail (visage de Sainte Hélène) d'une icône due à un grand peintre albanais du 16^e siècle, Onuphre. Ci-contre l'icône dans son entier. Elle représente de part et d'autre de l'arbre de la Croix l'empereur romain Constantin et sa mère, Sainte Hélène (encadrée). Sainte Hélène qui naquit vers 250 et mourut en 327 à Rome propagea le christianisme et se livra, à Jérusalem à d'importantes fouilles, notamment dans ce qui fut le palais de Ponce Pilate, procureur romain de Judée.

Photo Nikoline Baba, Tirana, Albanie

De l'Illyrie d'hier à l'Albanie d'aujourd'hui

Au cours de 30 ans de fouilles, des centaines de sites archéologiques révèlent la millénaire civilisation albanaise

par **Muzafer Korkuti**

MUZAFER KORKUTI, spécialiste albanais de problèmes historiques et archéologiques, est l'auteur de nombreuses études sur l'Antiquité albanaise. L'article que nous publions ici est basé sur l'étude très complète que l'auteur a consacrée à ce sujet sous le titre : « *Shqiperia Arkeologjike* » (L'Albanie archéologique) publié récemment à Tirana en albanais, français et anglais par l'Université nationale de Tirana, Institut d'histoire et de linguistique (Section d'Archéologie).

EN 1948, des ouvriers qui asséchaient les marais de Maliq, au sud-est de l'Albanie, découvrirent des débris de poteries, des outils de corne et de petits couteaux de silex, enchâssés dans la boue d'une rigole de drainage. Par pur hasard, ils étaient tombés sur un site préhistorique important.

Pour estimer leur découverte à sa juste valeur, il est essentiel de savoir où en est l'archéologie albanaise et de connaître les théories actuelles sur l'histoire de la civilisation des Illyriens et de leurs descendants directs, les Albanais.

Au début de ce siècle, la carte archéologique de l'Albanie était virtuellement inexistante. Les quelques recherches alors pratiquées étaient

l'œuvre d'érudits étrangers, surtout intéressés par les civilisations grecque et romaine et qui, par conséquent, se limitaient à l'étude des villes côtières albanaises, lesquelles avaient été colonisées par les Grecs et les Romains. Ceux-là mêmes dont la curiosité s'aventurait plus loin n'allaient pas jusqu'à aborder les questions fondamentales de l'histoire illyrienne.

L'Albanie est, cependant, un pays de culture ancienne et son sol a été habité depuis les temps préhistoriques.

Les Illyriens étaient de formidables guerriers, comme nous le prouve leur énergique résistance aux Romains, au début de notre ère. C'était aussi d'habiles artisans du métal et de la



L'Albanie possède de nombreux sites préhistoriques qui attestent son peuplement depuis la plus haute Antiquité. A gauche, vue d'un tumulus de la région de Këneta, dans le nord-est du pays, après son dégagement. Il remonterait aux débuts de l'Age du fer. Ci-dessus à droite, un extraordinaire sphinx à tête de femme et corps d'oiseau, datant du 2^e siècle avant notre ère, découvert à Antigonéa, ancienne ville albanaise de la côte adriatique.



Photos Mehmet Kallfa, Tirana

poterie. La culture et la civilisation de la population albanaise autochtone n'en continuèrent pas moins d'être généralement ignorées jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

C'est alors que l'on vit naître une véritable archéologie albanaise. Les archéologues albanais se mirent, en effet, à fouiller l'histoire de leur pays. Certaines de leurs découvertes furent sensationnelles. Aujourd'hui, ils ont derrière eux près de vingt-huit ans d'un travail systématique qui a éclairé beaucoup d'aspects de l'histoire illyrienne jusque-là demeurés obscurs.

Ils ont mis au jour une quantité de lieux de peuplement, de forteresses et de nécropoles appartenant à des époques différentes et l'on peut voir les résultats de leur travail dans les anciens châteaux qui dominent les faubourgs urbains de l'Albanie moderne, dans les enceintes fortifiées situées au cœur du pays et dans de très nombreux musées disséminés un peu partout. L'Albanie peut se vanter de posséder cent soixante-dix sites archéologiques et il s'en ouvre chaque année de nouveaux.

On a longtemps cru que les Illyriens avaient apporté la civilisation de l'Age du fer dans les Balkans qu'ils avaient atteints au cours d'une grande vague de migrations venues de l'Europe centrale, pendant la seconde moitié du 2^e millénaire avant J.-C. Les fouilles de Maliq et d'ailleurs devaient prouver le contraire.

Pendant six ans, les archéologues travaillèrent à Maliq. Ils découvrirent que le site était formé de plusieurs couches et qu'il avait été habité depuis la fin de l'Age de la pierre (première moitié du 3^e millénaire avant notre ère) jusqu'à la fin de l'Age du bronze (fin du 2^e millénaire av. J.-C.). La couche du néolithique supérieur laissa découvrir les restes de huttes rectangulaires aux murs de clayonnage et de torchis et dont les sols étaient faits d'argile. Chaque hutte possédait un espace destiné au four. Des récipients et des poteries de formes et décors divers furent également découverts dans cette couche.

Pendant la période énéolithique, qui fait transition entre l'Age de la pierre et l'Age du bronze, les habitants de

Maliq vivaient dans des demeures lacustres bâties sur pilotis. On en retrouva des centaines au cours des fouilles. Des haches de cuivre énéolithiques furent aussi déterrées, ainsi qu'une riche collection de poteries décorées de motifs géométriques sur fond d'émail noir et gris.

Le site de Maliq fut habité pendant toute la durée de l'Age du bronze. Le niveau de l'eau s'étant abaissé, les huttes furent, à partir de ce moment, construites à même le sol.

La plupart des objets datant de l'Age du bronze sont des pots qui présentent des traits communs avec ceux de la période précédente, bien que quelques formes et quelques dessins nouveaux aient été introduits.

En même temps, les archéologues enrichissaient leurs connaissances sur la population de l'Age du bronze dans la plaine de Pazhok, proche de la ville d'Elbasan où se dressaient des « tumulus ». Des fouilles furent entreprises dans ces « tumulus », hauts souvent de 4 mètres. Elles révélèrent beaucoup de traits de la civilisation illyrienne, car les Illyriens croyaient à une vie après



DE L'ILLYRIE A L'ALBANIE (Suite)

la mort et se faisaient enterrer avec des armes, des bijoux, des poteries et des outils susceptibles de leur être utiles dans l'autre monde.

Après des examens méticuleux, on établit que les « tumulus » de la plaine de Pazhok présentaient une ressemblance remarquable avec les « tumulus » datant de l'Age du fer, à Kruma et à Këneta, en Albanie du nord, et ceux de Vodhina et autres sites de l'Albanie du sud. Les uns et les autres avaient été édifiés de la même façon, et des rites funéraires identiques avaient été pratiqués tant à l'Age du bronze qu'à l'Age du fer.

Qui plus est, il existait une étroite ressemblance entre les contenus des tombes. Tout cela indiquait que les individus enterrés dans les « tumulus » appartenaient à la même ethnie.

Certains objets extrêmement impor-

tants du milieu et de la fin de l'Age du bronze furent déterrés à Pazhok : épées de bronze, lances, poignards, ornements d'or et de bronze, poteries. Les nombreuses similitudes entre ces poteries et celles de tradition plus ancienne donnent à penser que les êtres humains qui vivaient là à l'Age du bronze étaient des autochtones.

Les observations des experts et les conclusions tirées de leurs découvertes à Pazhok et à Maliq peuvent être résumées comme suit :

D'abord, la civilisation de la fin de l'Age de la pierre, telle qu'elle a été découverte à Maliq (et également à Kamnik, dans la région de Kolonja) est à maints égards semblable aux cultures contemporaines du sud de l'Albanie, tout proche de ces sites préhistoriques. On peut la considérer comme faisant partie du grand complexe culturel balkano-anatolien.

Cela signifie que la civilisation néolithique de Maliq est née dans le sud-est ; d'autre part, que la population énéolithique de Maliq est également venue du sud-est. De plus, cela signifie que les habitants de la région, à l'Age du bronze, étaient les descendants directs de la population de l'Age énéolithique.

Enfin, leur poterie présentait plusieurs nouvelles particularités que l'on a retrouvées sur d'autres sites albanais de l'Age du bronze et qui caractérisent également la poterie de l'Age du fer illyrien.

Tous ces éléments vont à l'appui de l'hypothèse selon laquelle la civilisation de l'Age du bronze découverte en Albanie est illyrienne ; que les Illyriens ont leur berceau dans les Balkans et qu'ils constituaient déjà un peuple au début de l'Age du bronze. Autrement dit, la civilisation illyrienne en Albanie



LA MONTAGNE AU CERF

Au cours des campagnes de fouilles entreprises par les archéologues albanais, on a dégagé dans l'est du pays, à Tren, un village datant sans doute de la première période de l'Age de fer. On y a découvert la plus ancienne peinture rupestre du pays. A gauche, vue d'ensemble du « Rocher de Spilé ». La peinture elle-même, reproduite ci-dessous, est entourée d'un cercle sur la photo du rocher, à gauche. On y voit clairement cavaliers et chiens poursuivant un cerf.

Photos Mehmet Kallfa, Tirana



est beaucoup plus ancienne qu'on ne l'eût pensé.

La recherche sur la civilisation illyrienne durant l'Age du fer — où elle a atteint son apogée — a particulièrement préoccupé les archéologues albanais. Ces derniers se sont surtout intéressés aux fouilles des nécropoles et des places fortes. Ils ont fait des découvertes fort importantes dans les « tumulus » de la vallée du Mati, à Vajza, dans le district de Vlora et dans le Haut Dropull, près de Gjirokastra.

Dans la vallée du Mati, les archéologues ont fouillé trente-cinq « tumulus » au cours de la construction d'un barrage destiné à une centrale hydro-électrique. La plupart de ces « tumulus » remontaient au début du dernier millénaire avant J.-C. D'autres étaient plus récents.

Ces nécropoles appartenaient à une tribu illyrienne connue historiquement



Porteuse d'eau aux contours à peine soulignés, cette figurine de terre cuite a été découverte tout près de la fontaine monumentale d'Apollonia (4^e-3^e siècle avant notre ère), une des plus grandes villes de l'antique Albanie, sur la côte Est de l'Adriatique.

Les potiers illyriens de l'Age du fer ont fait preuve d'une très riche imagination dans l'élaboration des anses de leurs poteries. On en trouve de toute forme, taille, rondeur, etc. Ici, détail d'une urne trouvée dans un tumulus de la vallée du Mati, fleuve du nord de l'Albanie.

Photo Ambassade d'Albanie, Paris

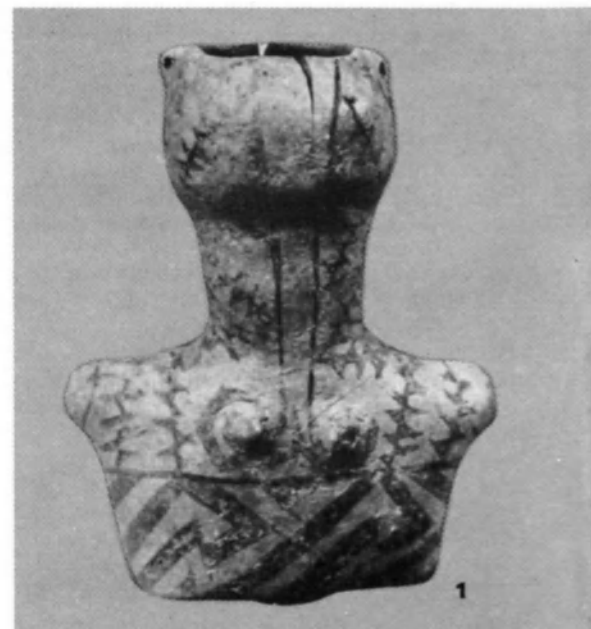
DE L'ILLYRIE A L'ALBANIE (Suite)

sous le nom de Piruste. Les Pirustes avaient la réputation d'être des guerriers redoutables et les fouilles fournirent la preuve qu'ils étaient également de bons artisans du métal.

En effet, les « tumulus » de la vallée du Mati recélaient une quantité surprenante d'objets de bronze et de fer : fers de lance de diverses tailles, épées, poignards, casques et autres armes, ainsi que des objets d'ornement : agrafes, colliers, bracelets et diadèmes.

Les agglomérations fortifiées les plus anciennes, en Albanie, datent de la période de transition entre l'Age du bronze et l'Age du fer. Leurs ruines peuvent être vues aujourd'hui, disséminées sur tout le territoire de l'Albanie du sud.

On les trouve généralement édifiées sur des positions stratégiques ; des collines dominant les plaines fertiles et les vallées, et entourées de bonne terre à pâturage. Elles ne correspondent à aucun type de construction type, ayant été adroitement adaptées à des conditions topographiques





locales, de sorte que leur architecture a été réduite au minimum.

Des restes de huttes faites de torchis et de clayonnage ont été découverts à l'intérieur des murailles constituées, elles, par d'énormes blocs de pierre brute assemblés sans mortier. En certains endroits, ces murailles ont plus de 3 mètres d'épaisseur.

Une étude approfondie a révélé que les forteresses de Gajtan, Tren et Rosuja, datant du début de l'Age du fer, étaient utilisées par les tribus illyriennes à des fins défensives. Il n'existe aucune preuve d'une activité économique digne de ce nom ; ce sont simplement des places fortes où la population et ses troupeaux pouvaient se réfugier en temps de guerre.

La seconde moitié de l'Age du fer a vu naître un groupe de royaumes illyriens et le développement d'un système de production économique fondé sur l'esclavage. Un certain nombre de châteaux et de forteresses de l'Illyrie du sud datent de cette période.

On en a étudié plusieurs. Les uns avaient été ajoutés à des places fortes déjà existantes ; d'autres étaient entièrement nouvelles. Leurs murs, construits avec une grande perfection technique, étaient faits de blocs de pierre parallélépipédiques habilement taillés et très exactement assemblés sans mortier.

Un stade rectangulaire datant du 3^e ou du 2^e siècle avant J.-C. a été découvert dans les ruines de l'ancienne ville illyrienne d'Amantia, mentionnée par les géographes grecs du 4^e siècle. Il est situé là où se dresse actuellement le village de Ploça.

Dix-sept gradins ont été dégagés sur un côté de ce stade remarquablement conservé, et huit gradins de l'autre côté. Dans les ruines de l'ancienne cité illyrienne de Dimale (aujourd'hui Krotina), on a dégagé un portique à sept arches et à Byllis, jadis si puissante qu'elle battait sa propre monnaie, les ruines d'un théâtre ont été mises au jour.

Voilà maintenant plusieurs années

que les fouilles se poursuivent dans les ruines d'Antigonea, dans la vallée du Drino, au sud de l'Albanie, près de la ville moderne de Gjirokastra. Ceux qui les visitent peuvent se promener dans les rues droites et entrer dans les demeures de ce qui fut une grande cité illyrienne.

Dans la Basse Selce, quatre tombeaux monumentaux creusés dans le roc ont été découverts parmi les ruines d'une agglomération illyrienne dont le nom est encore inconnu. La salle funéraire de l'un de ces tombeaux contenait des douzaines d'armes, des vases de bronze et d'argile et de nombreux ornements d'or et d'argent, y compris une splendide ceinture faite d'une mince bande d'argent, gravée de trois cavaliers et un guerrier.

Dans la même sépulture se trouvait une paire de chaînes de fer attachées aux jambes d'un squelette — un esclave que l'on avait placé là pour servir son maître dans l'autre monde.

Numériquement, ce sont les poteries

SUITE PAGE 10



2



3



4

MYTHOLOGIE ET PRÉHISTOIRE

La continuité de la civilisation en Albanie n'a pas connu de rupture en dépit des aléas historiques. En témoigne cette suite d'objets : (1) terre cuite de forme humaine provenant du site de Kamnik (3000 environ avant notre ère). Les « tumulus » de Kuçi Zi, dans le sud-est de l'Albanie, contenaient une foule d'objets de bronze employés comme parures : pendentifs aux formes d'oiseaux (2) ou d'homme (3), bracelets, fibules, etc., qui témoignent d'un grand essor de la métallurgie au 8^e siècle avant notre ère. (4) Petite figurine de bronze représentant Poséidon, dieu grec de la mer, exhumée à Antigonea (2^e siècle avant notre ère).

Photos Mehmet Kalifa, Tirana

CITES DE MARBRE DES COLONS GRECS. A droite, alignement de statues de marbre blanc découvertes à Apollonia, ville côtière de l'Albanie, peuplée, au 4^e siècle avant notre ère, d'Illyriens et de Grecs venus de Corinthe et de Corfou.

SUR PILOTIS, A L'AGE DE LA PIERRE. Lors de travaux de drainage dans la région marécageuse de Maliq, on a exhumé plusieurs vestiges néolithiques de cités lacustres. Ci-dessous, ce champ de fouilles montre les pilotis qui servaient de fondations à des habitations rectangulaires aux parois de roseaux.

Photo Ambassade d'Albanie, Paris



DE L'ILLYRIE A L'ALBANIE (Suite)

— en particulier les récipients destinés à entreposer le vin, l'huile et le grain — qui viennent en tête des découvertes, ainsi que les outils de métal et les matériaux de construction. On a trouvé moins d'armes et moins de bijoux ou autres objets décoratifs.

Fait intéressant, certaines « pithoi », ou jarres à contenir le vin, portent le sceau de leur fabricant et nous pouvons toujours y lire les noms de Trito, Bato, Pito, Genthios et Plator.

Des pioches, des faux, des faucilles, des serpettes et des socs de charrue ont été également découverts dans ces villes fortifiées de l'Age du fer, ainsi que des tuiles et des briques en quantité telles qu'étant donné les difficultés de transport de l'époque on peut en conclure qu'elles étaient fabriquées sur place.

La construction des villes illyriennes, au cours du 4^e siècle avant J.-C., fut suivie d'une période de prospérité qui s'étendit du 3^e siècle au milieu du 2^e siècle avant J.-C. Ce fut un temps d'activité économique et culturelle intense.

Les grandes villes côtières de Dyrrhachion, Apollonia et Bouthroton devinrent les centres principaux de la culture hellénique en Illyrie du Sud et, à ce titre, donnèrent de l'élan au développement économique et culturel de la région. Les contacts, commerciaux et autres, entre l'aristocratie tribale et ces villes grecques accentuèrent encore les inégalités économiques et les différenciations sociales en Illyrie. Mais, en même temps, le commerce s'étendit. La nouvelle société fondée sur l'esclavage avait le vent en poupe.

La grande époque de l'Illyrie s'étend du 4^e au 2^e siècle av. J.-C. Durant cette période, elle contribua activement à la vie des cités grecques de la côte.

L'expansion dynamique de la société illyrienne entre le 4^e et le 2^e siècle av. J.-C. eut pour corollaire sa résistance vigoureuse aux coups de boutoir du monde romain. Après un combat tenace, les Illyriens du sud parvinrent à maintenir à peu près intacte leur identité en tant que peuple. Leur culture commença cependant, à cette époque, à subir l'influence romaine. Les Illyriens du nord furent moins heureux. Ils perdirent leur identité ethnique et furent assimilés par les envahisseurs étrangers.

C'est une erreur que de séparer la civilisation hellénistique des villes esclavagistes telles qu'Apollonia, Dyr-



rhachion, Bouthroton et Orichon, du territoire illyrien qui les entoure. Au cours des temps, un nombre toujours croissant d'Illyriens s'en furent vivre dans ces villes et contribuèrent pour une large part à leur développement.

L'architecture d'Apollonia est caractéristique d'une ville où régnait une société esclavagiste. L'aristocratie menait une vie facile, une vie de luxe, comme l'indiquent les demeures raffinées du 1^{er} siècle av. J.-C. qui ont été dégagées au nord-ouest de la ville, face au village moderne de Pojan. On y voit des sols décorés de mosaïques aux couleurs vives dont certaines sont décorées de motifs géométriques et floraux, et d'autres de scènes mythologiques telles que le combat d'Achille contre les Amazones.

L'un des monuments d'Apollonia, le plus magnifique et le mieux conservé, a été mis au jour pendant les fouilles entreprises entre 1964 et 1968 au nord de la ville. C'est un *nymphæum*, ou fontaine monumentale, qui date de la

période la plus prospère de la cité (fin du 4^e siècle av. J.-C.).

Dans ces vingt-huit dernières années, les archéologues albanais ont également étudié de très près l'Albanie médiévale et se sont particulièrement attachés à deux points précis. D'abord, ils ont insisté sur le fait que, bien que la civilisation albanaise se soit étendue sur de vastes régions, elle présente un caractère très net d'unité culturelle.

Ils font également remarquer la persistance des influences illyriennes, telles qu'elles se reflètent, en particulier, dans les ornements de métal.

La tradition illyrienne a surtout survécu là où le travail des mines et le travail du métal se sont poursuivis sans interruption. En fait, des traces de l'héritage culturel illyrien existent encore aujourd'hui dans les contrées d'Albanie où l'on trouve du minerai et où les métaux sont extraits et travaillés.

Il n'est donc pas étonnant que les

Albanais du Moyen Age aient hérité de cette tradition et d'autres encore. Après tout, ce sont les descendants directs des Illyriens. Il n'en demeure pas moins que la civilisation albanaise du début du Moyen Age a subi des influences extérieures. Leur contact avec le monde romain et le monde byzantin a certes beaucoup appris aux Albanais. Retenons, pourtant, qu'au Moyen Age, ils étaient encore, très directement, les héritiers de l'antique Illyrie.

Leurs noms mêmes étaient ceux de leurs ancêtres illyriens. Les chroniqueurs byzantins emploient le nom d'une petite tribu illyrienne, les *Albanoi*, pour désigner le peuple illyrien tout entier.

Au début du Moyen Age, ce nom et ses dérivés, tel Alban, Arban ou Arber, servirent à désigner toute la région occupée jadis par la population illyrienne autochtone. C'est là une preuve de plus de l'ancienneté des racines du peuple albanais. ■



Photo Ambassade d'Albanie, Paris

A gauche, le roi David, peinture murale.
Visage saisissant de vie intérieure (église de Shpat, Elbasan, Albanie),
par l'artiste albanais Onuphre.

ONUPHRE

UN GRAND PEINTRE DU RÉALISME FANTASTIQUE

Au 16^e siècle, en Albanie, des icônes
et des fresques jusqu'ici méconnues

par **Theophane Popa**

Il y a peu d'années encore, un grand peintre albanais du 16^e siècle, Onuphre, n'était guère connu, hors de son pays, que des spécialistes de l'histoire de l'art. Et cependant il a laissé des œuvres nombreuses, d'une rare qualité, puissamment originales. Pour la plupart, elles sont par bonheur parvenues intactes jusqu'à nous. Qu'il s'agisse de fresques ou d'icônes, elles témoignent de la forte personnalité d'Onuphre, qui travailla à Elbasan, petite ville d'Albanie située au centre du pays, non loin de la côte de l'Adriatique, à l'époque où Michel-Ange peignait et sculptait en Italie.

Onuphre renouvela en Albanie l'art pictural de son temps héritier des traditions médiévales. Grâce à lui la peinture albanaise s'ouvrit à de nouveaux horizons, et particulièrement à une recherche du réalisme de l'expression humaine, du mouvement, à un souci du détail véridique qu'elle n'atteste pas dans les époques antérieures.

L'Albanie, on le sait, fit partie de longs siècles durant de l'empire de Byzance. Au Moyen Âge, l'Église chrétienne était pour l'essentiel de rite

oriental ; si bien que la langue grecque devint en Albanie langue de culture, et que, de Constantinople, l'architecture et la peinture byzantines s'épanouirent en Albanie.

Du 13^e au 14^e siècle, sous les Paléologue (famille d'empereurs byzantins), l'Albanie connut un remarquable essor économique et social. Les centres régionaux consolidèrent alors leur autonomie au détriment de l'autorité politique, religieuse et culturelle de Byzance.

L'expression artistique en Albanie commence alors à dégager du contexte byzantin originel certains traits particuliers : recherche d'authenticité, vite interrompue avec la conquête ottomane dans la seconde moitié du 15^e siècle. Du nord au sud, l'Albanie fut alors en proie aux insurrections et aux luttes contre les envahisseurs.

La lutte pour la sauvegarde de la langue et de la culture albanaises se développa, les Albanais resserrèrent leurs liens avec les peuples voisins, Grecs, Serbes, Bulgares, Macédoniens, Monténégrins, qui eux aussi cherchaient à échapper à l'ingérence ottomane. C'est dans cette époque douloureusement agitée qu'apparaît Onuphre.

On ne sait pas grand-chose de sa vie : pas plus la date de sa naissance que celle de sa mort. Il a travaillé dans la première moitié du 16^e siècle et laissé sur les fresques dont il recouvrit les murs des églises d'Elbasan, de Shelcan et de Valsh, quelques inscriptions autographes. Les unes ne sont que simples prières du peintre. Une autre date la fresque : 1554. Son fils, Nicolas, peintre lui aussi, a laissé quelques indications sur une fresque qu'il exécuta en 1578 : minces données, des-

quelles il ressort qu'Onuphre se maria, eut des enfants, fut ordonné prêtre, devint archiprêtre d'Elbasan.

Pas davantage de renseignements sur sa formation artistique. Il est probable qu'il put étudier à loisir fresques et icônes. De grand raffinement les unes et les autres abondaient. Certaines sont parvenues jusqu'à nous. Bien d'autres ont été perdues. Sans doute Onuphre commença-t-il à travailler dans l'atelier d'un maître de Bérat qui, selon la coutume du temps, légua à son élève les secrets de son art. Bérat, ville albanaise sur la rivière Osum, était un centre culturel très vivant.

On peut supposer de l'expression graphique d'Onuphre, qui témoigne d'un certain éloignement de la peinture byzantine, que le peintre put, dans les circonstances politiques de l'époque, voyager en Italie et y découvrir les diverses écoles artistiques de la Renaissance italienne, qui, au début du 16^e siècle, brillaient de tout leur éclat.

Quoi qu'il en soit, il se consacra uniquement à la peinture murale monumentale et, pour les icônes, à la peinture sur chevalet. Il a tapissé de fresques admirables les églises de Saint-Nicolas de Shelcan, de Sainte-Vénérande de Valsh (près d'Elbasan), de Saint-Théodore à Bérat, enrichi d'icônes Saint-Evangélisme et Saint-Déméter à Bérat. On sait aujourd'hui qu'il travailla en Grèce et que c'est à lui que l'on doit les fresques de l'église des Saints-Apôtres de Kastoria, en Macédoine. L'ensemble pictural dû à la palette d'Onuphre représente des centaines de figures isolées et de scènes diversement composées.

THEOPHANE POPA, spécialiste albanais de l'histoire de l'art, a consacré de nombreuses études à l'œuvre d'Onuphre.



Photos Ambassade d'Albanie, Paris

De l'imagerie traditionnelle au naturalisme quotidien

Maitre de la peinture à la fresque, Onuphre fut également un peintre d'icônes de haute originalité, dont la technique et la plastique sont radicalement différentes de la peinture murale. L'icône est une peinture de chevalet exécutée sur bois, qui a pour sujet les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ou de la vie des Saints. Tout en respectant les canons byzantins traditionnels, Onuphre imprègne ses créations de détails réalistes finement observés : paysages des montagnes albanaises, costumes et objets de son époque, habitations rurales ou citadines. Dans cette double page, nous publions une des plus remarquables icônes d'Onuphre, La Nativité (N° 1), et quatre détails agrandis de la même œuvre : (2) un berger ; la gourde attachée à la ceinture est du même type que celles qu'utilisent aujourd'hui encore les paysans albanais ; (3) un roi Mage ; (4) le bain du nouveau-né ; (5) l'annonce de l'archange à un berger (noter la coiffure typique de celui-ci et l'instrument de musique, sorte de hautbois).



1

2

3





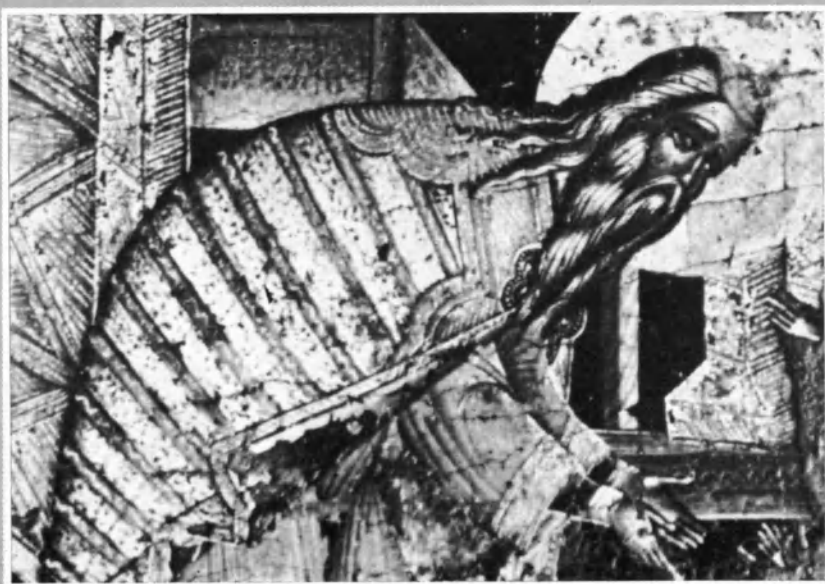
4



5



VOUTES, COLONNES, toits à pavillons, balcons et escaliers, tous les éléments de l'architecture de son temps sont merveilleusement insérés à certaines compositions d'Onuphre. Ainsi, dans cette icône qui représente Marie, mère de Jésus, retrouvant son fils parmi les docteurs au Temple, à Jérusalem. L'étoile de l'archiprêtre accueillant Marie (détail ci-dessous) atteste le réalisme du détail : le tissage en bandes longitudinales de couleur est encore caractéristique de l'art populaire albanais.



Photos Ambassade d'Albanie, Paris

ONUPHRE (Suite de la page 13)

Certes, tradition byzantine : mais la puissante originalité d'Onuphre, sa maîtrise d'expression font craquer les canons, les schémas traditionnels. Son art, d'un réalisme évident, atteint à de nouvelles dimensions.

Les compositions d'Onuphre demeurent conformes aux modes de narration picturale (n'oublions pas qu'il s'agit d'un enseignement religieux par l'image), mais il amplifie et nuance les scènes traditionnelles, comme par exemple dans une icône « La présentation au Temple » où la Vierge est accueillie par l'archiprêtre et une cohorte de femmes.

Quant au sens aigu du détail réaliste dont témoigne Onuphre, il intervient aussi bien dans l'expression des attitudes et des sentiments humains que dans des motifs accessoires de ses compositions. Par exemple, dans « L'Entrée à Jérusalem », on voit au deuxième plan un ensemble architectural, avec maisons à toits de tuiles rouges à deux chéneaux pour l'évacuation des eaux de pluie, tels qu'ils étaient à Elbasan du vivant d'Onuphre, et tels qu'ils subsistent encore de nos jours.

Autre exemple : dans « La Cène », les convives portent une serviette ornée de minces bandes rouges alternées. Ces motifs ornent toujours les serviettes de table utilisées de nos jours en Albanie. Et dans « la Nativité » (fresque et icône), Onuphre a peint, agrafée à la ceinture d'un berger, une gourde exactement semblable à celles qu'utilisent encore les bergers albanais pour la boisson.

Jusqu'au 19^e siècle, toute la peinture religieuse albanaise gardera l'empreinte de l'art d'Onuphre ; plasticité des formes, transparence et contraste des couleurs, dynamisme des compositions, intense spiritualité des visages, ont déterminé l'orientation ultérieure de l'art albanais.

Outre Nicolas, fils d'Onuphre, une lignée de peintres anonymes du 17^e siècle ont suivi les traces du maître, qu'ils ne purent, il est vrai, égaler.

Au 18^e siècle toutefois, un autre maître albanais, David de Sélénica, atteindra à une maîtrise remarquable ; mais après lui, la peinture religieuse ne connaîtra plus de créations originales.

Désormais Onuphre n'est plus une gloire de la seule peinture albanaise et son nom brille de tout son éclat au nombre de ceux des grands artistes qui, au cours des âges, enrichissent le patrimoine culturel de l'humanité tout entière. ■

La vision fantastique

Le registre artistique d'Onuphre est si divers qu'il semble contradictoire. Ainsi, certaines icônes évoquent des paysages hallucinants, peuplés d'étranges créatures angéliques ou démoniaques. Dans ces images, la fougue de l'imagination l'emporte. A droite, le Baptême du Christ, remarquable exemple de cette inspiration visionnaire.



Photo Ambassade d'Albanie, Paris

LA PLUS VIEILLE PEINTURE SUR SOIE

Contes de la Terre, du Ciel
et de l'Enfer, pour une dame chinoise
qui mourut il y a 2000 ans

par Wen Pien

EN avril 1972, une sépulture antique, datant de la dynastie des Han de l'Ouest (206 av. J.-C.), a été mise au jour à Ma-Wang-touei, dans la banlieue est de Tchang-cha, province du Hounan. Ma-Wang-touei est un tumulus haut de plus de vingt mètres, à base circulaire de 50 à 60 mètres de diamètre et sous lequel était enfoui le tombeau en question.

La dépouille d'une femme, dans un état de conservation étonnant, y a été trouvée. Elle était entourée d'une vingtaine de couches de vêtements et d'étoffes de soie, et baignait à demi dans un liquide légèrement teinté de rouge.

Le tombeau est d'une disposition complexe. La salle funéraire se trouvait sous une couche de terre de plus de 20 mètres d'épaisseur, laquelle dépassait légèrement la surface du sol. Elle renfermait un triple cercueil, lui-même au centre d'une triple enceinte de planches entre lesquelles étaient déposés les objets funéraires.

L'enceinte extérieure était protégée par plus de cinq tonnes de charbon de bois d'une épaisseur de 30 à 40 cm et enrobée d'une couche d'argile blanche de 60 à 130 cm. C'est sans doute grâce à ces matières qui permettent une totale étanchéité, ainsi qu'à certains procédés antiseptiques, que cadavre, cercueil et objets funéraires doivent leur parfait état de conservation. A l'examen, les muscles du corps avaient gardé leur élasticité et la peau sa souplesse. Phénomène sans précédent : on eût pu croire à une mort récente.

Les trois cercueils sont tous d'une remarquable finesse d'exécution et hautement esthétiques. Le cercueil extérieur, laqué de noir, est coloré de blanc, de rouge et de jaune, orné de nuages, ainsi que de fauves et oiseaux fabuleux qui jouent à se poursuivre, dansent et font de la musique. Le motif décorant les parois du cercueil moyen, sur fond rouge et d'un tracé énergique, figure le combat de deux dragons et de

deux tigres. L'intérieur du dernier cercueil est tapissé de soie dont le motif — des losanges composés de plumes or, noir et vert foncé — est entouré d'une bordure à semis. Cette décoration de cercueil est, jusqu'ici, unique en son genre.

Plus d'un millier d'objets funéraires furent découverts entre le coffre extérieur et le coffre moyen : soieries, laques, ustensiles de bois, de bambou et de terre cuite, céréales et aliments.

Robes, pantoufles, bas ornés de broderies sont au nombre d'une quarantaine, auxquels viennent s'ajouter une vingtaine d'oreillers brodés, sachets, couvertures, sans compter une quarantaine de pièces de tissus larges de 38,5 à 50 cm. On y trouve la plupart des soieries déjà connues comme appartenant à la dynastie des Han : satin, crêpe, surah, gaze, brocart. Les motifs, soit tissés, soit brodés ou peints, sont très variés : animaux, nuages, plantes, fleurs et losanges.

La gaze est d'une telle finesse qu'une robe de 128 cm de longueur, à manches de 190 cm de long, ne pèse que 49 grammes. Ce tissu, fin comme ailes de cigale, est d'aussi belle qualité que le nylon moderne. On remarque aussi un brocart pelucheux, qui prouve que la futaine n'avait plus de secret pour nos artistes de ce temps. Tout cela donne un aperçu du haut développement du textile à cette époque.

La plupart des couleurs sont végétales. Mais on trouve aussi des pièces teintées avec du cinabre, peintes ou imprimées au moyen de planchettes gravées ou portant paillettes et poudres d'or et d'argent. C'est la première fois que l'on découvre des pièces imprimées remontant à une époque aussi reculée.

Les pièces en chanvre sont également d'une variété remarquable : elles sont tissées de fil gros ou mince, ou avec du chanvre transformé. Ce dernier est le plus fin, avec trente-six fils de chaîne et trente-six fils de trame au centimètre carré. Il est uni, brillant

PAGES EN COULEUR

Les quatre pages couleurs ci-après sont consacrées à la plus ancienne peinture sur soie jusqu'ici connue. Elle a été trouvée en Chine, dans une tombe datant de la dynastie des Han, du deuxième siècle avant notre ère, et découverte à Tchang-cha, dans la province du Hounan. Tout ce que contenait cette tombe était parfaitement intact, et même le corps embaumé d'une femme qui mourut il y a 2000 ans. De tous les objets ensevelis avec le cadavre (plus d'un millier), la peinture sur soie est le plus précieux : elle recouvrait le cercueil qui contenait la dépouille, lequel était enfermé dans deux autres cercueils. Cette peinture comprend trois compositions représentant l'univers : le ciel, la terre et les empires souterrains. Elle est peuplée d'une foule de créatures et d'images issues de la mythologie et des légendes chinoises. On la voit dans son ensemble en page 20.

Ci-contre

Détail de la partie supérieure : on y voit huit petits soleils dans les cieux et un grand soleil, un corbeau en l'intérieur. Les Chinois de l'Antiquité plaçaient dans la lune un crapaud et un lièvre (symboles d'immortalité) et un corbeau dans le soleil (symbole de piété filiale).

Pages du centre

Page 20

La peinture dans son ensemble. Images et couleurs d'une mobilité kaléidoscopique ; elle évoque dans toute son ampleur cosmique l'univers tel que se le représentaient les Chinois il y a 2000 ans.

Page 21

En haut : ce fragment de la partie inférieure est sommé d'un énorme médaillon de jade vers lequel escaladent symétriquement des dragons au corps squameux. Des oiseaux à tête humaine sont perchés sur des pendeloques en chapelet accrochées au médaillon de jade.

En bas : détail de la partie médiane. On y voit une vieille femme de noble allure (sans doute la dame de haut rang ensevelie dans la tombe) marchant en s'appuyant sur une canne et suivie de jeunes servantes attentives.

Photos Editions culturelles de Pékin, Pékin

SUITE PAGE 23









et d'une solidité qui ne le cède en rien à celui que l'on produit aujourd'hui.

Mais la plus précieuse découverte est constituée par la pièce de soie peinte qui recouvre le cercueil intérieur. Car, avant l'invention du papier, les artistes avaient coutume de peindre sur soie. En forme de « T » et ornée à chaque anse inférieure d'un ruban, cette pièce de soie mesure plus de 2 mètres de long, 92 cm de large dans sa partie supérieure et près de la moitié dans sa partie inférieure. Les motifs sont d'une grande diversité : hommes, soleil et lune, oiseaux, bêtes, reptiles, monstres légendaires ainsi que vases rituels, instruments de musique, etc. Trois compositions divisent l'ensemble : le ciel, la terre et les régions souterraines (voir p. couleurs).

SCENE dans le ciel : tel est le sujet de la composition du haut. Dans le coin de droite : soleil, un corbeau inscrit en son milieu ; en dessous, huit autres soleils plus petits sur fond de feuillage. Selon un vieux mythe chinois, il y avait jadis dix soleils et dix corbeaux sur un énorme hibiscus, Fusang, dans un lieu appelé Tang Kou. Chacun de ces soleils parcourait à son tour le ciel. Quand un soleil s'élevait, le corbeau l'ayant pris sur son dos, les neuf autres se reposaient dans la ramure. Le soleil porté par un corbeau peut avoir symbolisé le cycle du jour et de la nuit.

Une fois les dix soleils se levèrent en même temps, si bien que les plantes et les récoltes commencèrent à se dessécher. Alors, le sage empereur Yao ordonna au fameux archer Yi de les abattre. Yi abattit neuf soleils et neuf corbeaux. On ne voit sur cette peinture que huit petits soleils ; il se peut que l'artiste ait voulu signifier que le neuvième était caché par le feuillage.

Dans le coin de gauche, on voit un croissant de lune dont l'arc cerne un crapaud et un lièvre blanc ; une femme montée sur un dragon ailé ascensionne vers le croissant de la lune. C'est là une scène relative à un autre mythe : cette femme est Tchang-eh, épouse de l'archer Yi qui dut s'enfuir dans la lune pour avoir dérobé l'élixir d'immortalité que son époux avait obtenu de la Reine Mère de l'Ouest.

Entre la lune et le soleil se faufile Tchou-lung, divinité à tête d'homme et corps de serpent, qui régentait le ciel

et la terre. Cinq grues volent vers Tchou-lung. Plus bas, deux personnages, portant robe et chapeaux, se tiennent, mains jointes, sous une cloche dont ils sont peut-être les sonneurs, à moins qu'ils ne soient les gardiens de la porte du ciel. Ils sont assis sur deux poutres horizontales dont chacune sert de soubassement à un pilier vertical où grimpe un léopard au pelage rouge.

Cette sorte de portail de bois représente sans doute la porte du ciel que gardent les deux léopards. De part et d'autre de la cloche, des monstres chevauchent vers le soleil et la lune, escortés de dragons ailés, griffus, la gueule ouverte crachant des flammes.

La partie moyenne de la peinture en constitue l'œuvre principale. Une vieille dame, élégante et digne, escortée de trois suivantes, marche en s'appuyant sur sa canne. Deux serviteurs venus à sa rencontre lui présentent, à genoux, un plateau de friandises. Il s'agit vraisemblablement ici de la maîtresse de céans, personnage central de cette peinture.

La partie inférieure de la peinture figurerait la terre et la mer. En dessous du bandeau terrestre horizontal, on voit un médaillon de jade, symbole de noblesse et d'immortalité, d'où se détachent deux dragons cabrés. Du médaillon où ils viennent s'incruster, s'incurvent de souples ornements de part et d'autre d'un carillon de jade, au-dessus desquels sont perchés des oiseaux à tête humaine.

Le carillon domine sept personnages élégamment vêtus, assis face à face, les bras croisés, autour de deux petites tables, sur lesquelles, vases, tripodes, boîtes, jarres, bols et autres ustensiles témoignent peut-être des sacrifices offerts à la noble défunte.

Debout sur deux poissons monstrueux, un géant, mi-homme, mi-ours, soutient les tables à bout de bras. A ses côtés, deux tortues portant sur leur carapace deux hiboux. Etant donné que le hibou fuit la lumière du jour et ne chasse que la nuit, il incarne en général les créatures des enfers.

Tout en bas, deux monstres marins, à gueules énormes et queues de poissons, entrelacent leurs corps mouchetés. Peut-être s'agit-il là de créatures appelées Ao qui, selon l'antique mythologie chinoise, étaient capables de porter les plus lourds fardeaux.

Peintes sur soie, les scènes qu'elle représente sont à la fois inspirées de mythes et légendes et de la vie quotidienne de l'époque ; l'artiste anonyme, qui les a restituées en un tout, a atteint au chef-d'œuvre.

En son dessin aux lignes fluides et vigoureuses, toute image est pleine de vie. Les habits de la défunte, par exemple, sont peints avec une exquise minutie de pinceau que seule favorise la soie. Ainsi encore, les muscles du monstre qui soutient la terre semblent rouler sous l'épiderme.

L'emploi de pigments minéraux comme le cinabre, l'azurite et la mala-

chite, donne aux couleurs tout leur éclat.

On a dénombré cent quatre-vingts laques qui ont gardé leur lustre de jadis. Leurs motifs aux lignes entrelacées (certaines très minces ont été gravées avec l'aiguille) présentent une extrême diversité. La plupart d'entre eux portent encore des caractères notant leur appartenance, leur usage et leurs dimensions. Nombre de ces récipients contenaient, à leur exhumation, des tranches de racine de lotus, des friandises faites de farine de riz et de blé, du poisson et de la viande.

Les articles en bois et en bambou comprennent essentiellement cent soixante-deux figurines funéraires, trois cent douze tablettes et quarante-huit malles de bambou. Sur ces cent soixante-deux figurines, il en est cent vingt qui sont relativement plus précieuses. Elles sont peintes ou vêtues de costumes de soie de couleurs.

Une série de vingt-trois figurines compose une sorte d'orchestre ou de groupe de chant et de danse. Devant elles : une commode, un paravent, un sachet, une canne, un nécessaire de toilette et une console portant des aliments, ce qui représente sans doute un banquet donné par la défunte.

LES plaquettes de bambou ont longtemps constitué, avant l'invention du papier, le principal support de l'écriture. Sur celles que recélait le sépulcre, les caractères, à l'encre noire, sont encore très distincts.

Les malles sont de bambou tressé à bâtons rompus et contiennent pièces de tissu, vêtements, parures et même viandes, légumes, œufs, fruits et médicaments végétaux.

Parmi les articles de bois et de bambou, on trouve trois instruments de musique : une cithare se en bois à vingt-cinq cordes de soie, un orgue à bouche yu en bambou à vingt-deux tuyaux disposés sur deux rangs, et un diapason formé de douze flûtes de bambou. Ces trois instruments intégralement conservés sont venus enrichir le matériel connu pour étudier l'histoire de la musique chinoise.

Les objets funéraires sont marqués d'une inscription à l'encre : « Famille du marquis de Tai » et de sceaux d'argile portant les mots « Intendant de la Maison du marquis de Tai ». Selon le Che-ki (Mémoires historiques) et le Han-chou (Annales de la dynastie des Han de l'Ouest), le titre héréditaire « marquis de Tai » fut institué en 193 avant notre ère et aboli à la quatrième génération.

La morte était vraisemblablement l'épouse du premier marquis de Tai, chancelier du prince de Tchang-cha, rang assez peu élevé dans l'aristocratie Han. La découverte du tombeau de Ma-Wang-touei est d'une haute importance dans l'étude de l'histoire de la première période de la dynastie des Han de l'Ouest. ■

Page couleur ci-contre

Au-dessus de cette scène céleste plane Tchou-lung, divinité à tête humaine et corps de serpent, qui régit le ciel et la terre. Les deux personnages du bas, en grande robe et chapeautés, sont peut-être des musiciens sonnant la cloche au-dessus, ou peut-être des gardiens des portes de l'enfer (représentés par les pilastres affrontés et surmontés de léopards).

Photo Editions culturelles de Pékin, Pékin

Cette figure à l'expression sévère forme le goulot d'une amphore dont le corps d'un ovale allongé est décoré de motifs géométriques noirs et rouges qui font penser à la texture d'une draperie. D'un mètre de haut approximativement, on a cru que cette amphore pouvait représenter un sarcophage. Elle appartient à la civilisation de Tuncahuán qui s'est développée dans le nord de la Sierra équatorienne entre 500 avant et 500 après J.-C.

PORTRAITS D'ANCÊTRES DU VIEIL ÉQUATEUR

L'énigme des rencontres
d'Asie en Amérique du Sud

par
Jorge Enrique Adoum

EN Equateur, quand James S. Wilson eut découvert des figurines d'or et de céramiques, Sir Roderick Impaey Murchison, en 1862, en prit acte pour affirmer devant la Royal Geological Society de Londres : « Alors que l'Europe en était encore à l'âge de la pierre, il y avait en Equateur une civilisation. »

Il faisait allusion à des lieux qui furent le théâtre de la première tragédie géologique du pays : une couche sous-jacente de terreau végétal avait été recouverte d'une très épaisse couche de dépôts marins, ce qui prouve que la côte équatorienne, après avoir été peuplée, s'était enfoncée dans la mer d'où elle resurgit des millénaires plus tard.

Nous ne savons rien aujourd'hui des objets que découvrit Wilson. Si nous remontons le temps pour reconstituer la biographie de ce peuple équatorien, il nous faut aller jusqu'à la culture de Valdivia — de 3200 à 1800 avant notre ère — dont certaines céramiques

constituent les éléments fondamentaux de l'exposition d'art équatorien pré-colombien qui voyage à travers l'Europe depuis 1973.

L'Equateur, ce pays dont le nom peut prêter à confusion, était une confédération de tribus qui fut appelée par la suite Royaume de Quito. Pendant la colonisation espagnole, ce fut la Real Audiencia de Quito, puis la Presidencia de Quito. Mais en 1736, quand on savait déjà que la terre était ronde et que l'on avait mesuré les degrés des méridiens polaires, l'Académie Royale française des Sciences envoya une mission de géodésiens pour vérifier si la terre, par suite de sa rotation, s'aplatissait aux pôles — ainsi que l'affirmait Newton — ou si cet aplatissement se produisait à l'équateur, comme le soutenait l'astronome français Cassini. Les géodésiens trouvèrent la ligne de l'Equateur à quelque vingt kilomètres au nord de Quito, la capitale, et c'est probablement à ce seul endroit que cette ligne n'est pas imaginaire : elle est tracée sur le sou-bassement d'une pyramide commémorative.

C'est alors que l'on se mit à parler du pays comme des « terres de l'Equateur », et par la suite, on adopta officiellement cette appellation, si ambiguë qu'elle pourrait donner à croire que le pays se trouve en Afrique ou bien n'importe où sur le passage du parallèle terrestre maximal.

L'isolement de ces pays d'Amérique du Sud a d'abord été géologique et remonte à quelque deux cents millions d'années. Selon la théorie de l'Alle-

mand Alfred Wegener, l'Amérique du Sud ne formait primitivement qu'un seul bloc avec ce que sont de nos jours les territoires de l'Antarctide, de l'Afrique, de l'Inde et de l'Australie, bloc qui s'était lui-même détaché de ce qui est aujourd'hui l'Europe, l'Amérique du Nord, le Groenland et l'Asie. La dérive des continents vers l'ouest aurait provoqué la naissance de la mer Rouge, qui indique le point de rupture entre l'Afrique et l'Asie, et fait que l'Amérique du Nord laissa le Groenland à mi-chemin. L'Amérique du Sud, quant à elle, détachée de l'immense continent que Wegener appela Gondwana, aurait été à l'origine une île flottante gigantesque, séparée du reste du monde.

Si l'on examine soigneusement un planisphère pour y chercher l'Equateur, on constate, avant de le trouver (car son territoire est si exigu qu'on ne peut y inscrire son nom en entier), que la côte orientale de l'Amérique du Sud s'emboîte parfaitement avec la côte occidentale de l'Afrique, comme s'il s'agissait de deux pièces d'un même puzzle.

Mais la science ne saurait se contenter de telles analogies : elle veut pour preuve les liens géologiques existant entre l'Amérique du Sud et l'Afrique, l'Inde et l'Australie, la continuité de la Cordillère centrale océanique et ses différentes ramifications, ainsi qu'un certain « air de famille » entre les espèces animales déjà éteintes dans le nouveau continent, bison, mammoth géant et tigre à dents de sabre, et celles du continent africain.

L'histoire orale des peuples com-

JORGE ENRIQUE ADOUM, poète et écrivain équatorien, a été Directeur national de la Culture en Equateur. Parmi ses œuvres, signalons « Los cuadernos de la tierra » (Les cahiers de la terre), cycle de quatre volumes de poèmes inspirés par l'histoire de son pays, et la pièce de théâtre, « Le soleil foulé par les chevaux », sur la chute de l'empire des Incas à la suite de la conquête espagnole. Il appartient actuellement à la rédaction du « Courrier de l'Unesco ».



VIEIL ÉQUATEUR (Suite)

mence toujours par la fable. Dans toute l'Amérique méridionale on trouve la légende, recueillie par les chroniqueurs des Indes, d'une invasion de géants venus de la mer, qui auraient détruit les populations autochtones et dressé des mégalithes monumentaux tout au long de la côte du Pacifique.

L'origine de cette fable s'explique peut-être par la découverte d'ossements de grandes dimensions qui, selon Humboldt, ont dû être « les restes énormes de cétacés inconnus » et, selon des archéologues plus imaginatifs que notre Allemand, les restes du mastodonte des Andes ou « éléphant carnivore ».

Mais l'Amérique pose également une énigme aux anthropologues. Si nous écartons la légende des géants, d'où vient l'homme sud-américain ? En se fondant sur les traits mongoloïdes qu'il conserve encore, le professeur Juan Comas affirme — hypothèse aujourd'hui généralement admise — qu'il y a 40 000 ans il est venu d'Asie par le détroit de Béring, pont de glace de 90 kilomètres de large jeté entre les deux continents ; le cordon de l'Amérique centrale avait déjà émergé de l'Océan, ce qui permit à l'homme de descendre jusqu'à la Terre de Feu.

D'autres, comme le professeur Paul Rivet, qui a effectué de minutieuses recherches en Equateur, soutiennent la théorie d'une double migration : une migration de Mongols et d'Esquimaux, par le détroit de Béring, et une autre d'Australoïdes malaiso-polynésiens par l'océan Pacifique. Les caractéristiques de la race australoïde que l'on trouve à Lagoa Santa, Brésil, on les retrouve chez le premier Equatorien connu, « l'homme de Punin » : il s'agit d'un crâne exhumé en 1923 qui, selon les tests au carbone 14, remonte à 4 000 ans au plus avant J.-C., car les

Photos © Gérard Dufresne, Paris



dernières expériences tendraient à prouver que la méthode du carbone 14 n'est pas aussi précise qu'on a pu le croire.

L'Argentin Florentino Ameghino soutenait que l'espèce humaine était d'abord apparue en Amérique du Sud pour se répandre ensuite à travers la planète. Il devait avoir de solides raisons scientifiques pour situer sur ce continent un étrange paradis terrestre, d'où l'homme n'aurait pas été expulsé.

La découverte des vestiges précolombiens de la côte équatorienne

INSOLITE ANATOMIE DE LA CERAMIQUE. Bartholomé Ruiz, le premier navigateur espagnol qui toucha les côtes de l'Equateur en 1526, décrit avec stupeur une embarcation de la tribu des Mantas, un radeau à voile latine, et les objets qu'elle transportait. La civilisation Mantena (province de Manabi), qui remonte à quelque 500 ans avant notre ère, est remarquable par le haut développement qu'elle a atteint dans le travail des métaux et de la pierre. Les céramiques, généralement noirâtres, revêtent de splendides formes animales et humaines, tour à tour réalistes ou étonnamment stylisées comme ce récipient.

permettrait de confirmer la théorie selon laquelle, 2 500 ans avant Jésus-Christ, étaient arrivés en Equateur, peut-être déroutés par une tempête, des étrangers venant des côtes d'Asie ; ils ont dû exercer une influence considérable sur les cultures aborigènes. On a trouvé à Valdivia, dans une couche inférieure, des crânes dolicocephales. Certains dépôts détritiques d'alentour semblent indiquer que vécut ici une population de pêcheurs.

Dans une autre couche, plus récente, on a découvert des crânes brachicéphales : il s'agirait d'un autre peuple qui aurait introduit l'agriculture et la technique de la terre cuite, développée à tel point que la culture de Valdivia peut être considérée comme le premier centre de la céramique américaine.

En outre, les « Vénus » y présentent des similitudes avec les statuettes de la culture japonaise du Jomon, et il est possible que des deux côtés du Pacifique, ces statuettes soient l'expression d'un culte de la fécondité. Il semblerait également qu'il y ait eu en Equateur une société matriarcale. Certaines tribus de la côte adoraient la déesse Umiña ou « déesse de la pierre verte », laquelle apparemment n'est autre que le jade.

La culture de Chorrera apporte des preuves supplémentaires des liens



LES VÉNUS DE VALDIVIA

On a calculé que la civilisation de Valdivia (sur la côte méridionale de l'Equateur) se développa de 3200 à 1800 avant notre ère. Il semble qu'elle ne connut la céramique que lors de la survenue d'une éventuelle migration asiatique qui aurait pu l'introduire dans le pays (noter les traits de la figure de gauche). Il existe une grande variété de ces figurines de divinités féminines, dont la hauteur dépasse rarement cinq centimètres. Yeux, sourcils, bouches et chevelure ont été généralement incisés à coups d'ongles.



avec l'Asie : figures aux traits typiquement orientaux, céramiques aux parois très fines et recouvertes d'une couche de peinture métallique iridescente, dont la technique reste encore ignorée (on les a soumises, au cours d'expériences de laboratoire, à des températures de 1 000 degrés et elles n'ont pas perdu leur pellicule métallique en se refroidissant), modelages en terre cuite d'édifices sur des pyramides tronquées ou à escaliers, qui rappellent la forme de la pagode, et surtout, une grande quantité d'appuis-tête, sorte d'oreillers semblables à ceux, en porcelaine fine ou en osier, que l'on pouvait encore trouver chez les antiquaires de Pékin ou de Shanghai il y a, au moins, quelques années.

Toutefois, la preuve la plus concluante pour les tenants de cette hypothèse semble être la navigation sur radeaux à un ou plusieurs gouvernails, que l'on utilise encore en Amérique du Sud, au Viêt-nam ou à Taïwan. On les trouvait en Chine cinq siècles avant notre ère et l'on peut supposer qu'ils sont venus d'Asie jusqu'aux côtes américaines. Mais la navigation sur mer n'est pas à sens unique. Aussi, en 1947, Thor Heyerdahl construisit l'un de ces radeaux, le « Kon Tiki », appareilla du port péruvien de Callao et accosta sur l'atoll de Raroia pour prouver que les îles de

Polynésie avaient été initialement habitées par des aborigènes sud-américains, ancêtres éloignés du « bon sauvage » mythique que conçut Montesquieu et que rencontrèrent sur ces îles M. de Bougainville et le capitaine Cook.

Quel qu'il ait pu être le point de départ, il y a eu des contacts transpacifiques et interaméricains : les sculptures géantes de l'île de Pâques, au Chili, sont les mères ou les filles des sculptures de bois polynésiennes ; la culture du maïs est descendue d'Amérique centrale vers le sud du continent ; dans certaines tombes du Panama, on a trouvé des ustensiles qui sont indiscutablement de facture équatorienne ; en Equateur et au Pérou, il y a des noms de lieu d'origine arawaco-caraïbe et la grande variété de types humains que l'on constate dans les statuettes de la Tolita indique des différences ethniques marquées, à moins qu'elles ne donnent la représentation exagérée et grotesque — caricaturale, peut-être ? — des traits d'étrangers surprenants qui débarquèrent sur la côte.

Cultures de littoral : fleuves paisibles, grandes pluies, climat tropical optimal tempéré par le courant froid de Humboldt et les vents glacés de la Cordillère. Les divinités étaient la mer, évidemment, les serpents et les félins.

Les modelages en terre représentent des maisons bâties sur pilotis pour être à l'abri des inondations et des bêtes sauvages ; d'autres sont construites sur plates-formes comme des sanctuaires, et nous incitent à penser qu'il existait déjà une société hiérarchisée et stratifiée, où le pouvoir politique et religieux était aux mains de prêtres et de sorciers, dont le rang et la distinction étaient signalés par les parures pectorales et les anneaux de nez.

Ocarinas, sifflets, flûtes de Pan et tambours jouaient sans aucun doute un grand rôle dans les cérémonies rituelles célébrées en l'honneur de dieux que l'homme inventait pour s'expliquer les phénomènes inexplicables ou pour s'expliquer lui-même.

Avec les coquilles des mollusques, on fabriquait des récipients et des ornements ; ainsi des colliers dont les grains pouvaient n'avoir que deux millimètres de diamètre, monnaie d'échange avec les populations andines qui les acquerraient à leur tour pour obtenir de leurs dieux qu'ils envoient la pluie.

Toutes ces cultures, bien que d'éléments culturels différents et même de langues différentes, présentent un caractère constant : l'art s'identifie à l'artisanat. L'artiste trouve sa place au milieu d'une société qui le tenait pour utile, car il créait des ustensiles domes-

tiques sans ignorer la véritable fin esthétique : un bel objet qui doit s'intégrer dans le cadre de la vie.

L'extraordinaire quantité de figurines que l'on a trouvées à la Tolita fait penser que, par la force des choses, un grand nombre de personnes, peut-être même la totalité de la population, s'y consacraient et en faisaient commerce, établissant ainsi un marché artistique et artisanal.

Cultures sans tradition orale connue. Combien de siècles d'imagination et d'efforts, de véritables bouleversements spirituels, ont été nécessaires pour élaborer un système religieux, des conceptions mythiques d'hommes-oiseaux ou d'hommes-félins, et créer des idoles qui ne prétendaient pas représenter les divinités, mais les incarner ?

Quel processus idéologique séculaire aboutit à la notion de la transcendance de l'être, car sinon, comment expliquer la présence, près du cadavre inhumé dans la position fœtale, de bijoux, de cruches, de vêtements, d'aliments, afin que le mort pût renaître dans cet autre ventre qu'est la terre ? Combien fallut-il d'espoirs et d'efforts pour substituer à la représentation réaliste l'expression imaginaire, ou pour atteindre au délire « baroque » de la décoration ? De ces récipients appelés chaudrons de sorcier, ou de ces parures surchargées d'ornements que les danseurs portent toujours à l'occasion des fêtes du solstice, et d'autres encore qui coïncident avec les fêtes majeures du calendrier chrétien, et dont la signification s'est perdue sans qu'ait été comprise pour autant celle du christianisme ? Peut-être ne faut-il voir en elles, comme dans toute liesse populaire, qu'un signe de rupture, ou peut-être rien de plus que l'expression du besoin, si intrinsèquement humain, « d'être roi pour un matin ».

Cultures qui ignoraient la roue et le tour du potier. Mais nul défaut jamais n'a empêché un peuple de se livrer à cet art, peut-être le plus noble et le plus achevé de tous, qu'est la poterie : l'homme pétrit de sa main la glaise originelle. A Guangala, on fabriquait des fusaïoles d'une parfaite symétrie et des poteries qui ont été comparées à celles de la Crète.

L'archéologue Olaf Holm pense que pour atteindre à cette perfection, les hommes se servaient de grands plats discoïdaux qu'ils faisaient tourner sur une main, tandis que de l'autre ils travaillaient la pièce de céramique. Et quel long chemin pour passer de l'argile au métal !

Certes, il est vrai que dans d'autres pays on a travaillé l'or avec plus de délicatesse, mais c'est à la Tolita, de l'an 500 avant J.-C. jusqu'à l'an 500 de notre ère, que l'on a utilisé, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, le platine. Paul Bergsøe, homme de science danois, a découvert le procédé qui consistait à rendre le platine



malléable grâce à un mélange d'or en fusion, procédé que l'Europe ne commença à utiliser qu'au 18^e siècle.

Cultures sans charrue : jusqu'ici, l'homme a survécu de céréales et de tubercules. Et d'une période à l'autre, d'une région à l'autre, la lutte dramatique contre le milieu d'où l'homme ne sort pas toujours vainqueur. Sur la côte, éruptions de volcans aujourd'hui éteints, longues périodes de sécheresse, formation de vastes déserts salins qui rendaient impossible toute activité agricole. Et sur la montagne, l'herbe pelée, les bruines et les brouillards qui enveloppent les deux cordillères des Andes, double épine dorsale du pays, faite de volcans et de névés, qui s'élèvent jusqu'à 6000 mètres, réunies entre elles par des nœuds, comme une échelle de corde, formant des creux pareils à des vertèbres ; au fond, des vallées tièdes, tempérées, paisibles. De l'autre côté, la forêt amazonienne, territoire du singe et du félin, où la couleuvre pond ses œufs sur des feuilles entassées depuis le premier matin.

A la diversité du climat correspond une diversité des produits et des techniques de culture. Ici aussi, l'homme est d'abord chasseur : le cerf n'est pas seulement une figure de sa mythologie et de son art, mais encore

le principe de sa subsistance et le fournisseur des matériaux qui servent à fabriquer des outils. Et bien sûr, l'animal tutélaire et totémique de l'Indien, le lama, symbole des Andes vastes et silencieuses.

Si de temps en temps apparaissent des poissons dans la céramique comme motif d'ornementation, il s'agit là sans doute de l'influence d'autres cultures, car toutes les cultures ont fini, plus ou moins vite, par fusionner, ou d'une conséquence des incursions de tribus montagnardes dans la région côtière.

L'aspect désolé des étendues d'herbe maigre, le silence que trouble à peine le paysage de la Cordillère avec sa double barrière bouclant l'horizon, tout force l'homme à regarder le sol ou les étoiles, c'est-à-dire, dans les deux cas, à se concentrer sur lui-même. Même sens esthétique des objets d'utilité immédiate que sur la côte, même souci universel d'embellir ce qui est fonctionnel.

Mais le paysage est austère et il impose un art austère. Dans la culture du Carchi, qui témoigne de la prédilection pour la peinture en négatif, quand seul le fond est peint, non le dessin, le côté hiératique des sculptures est souligné par l'emploi du noir, l'expression dramatique des visages

SURRÉALISME PRÉHISTORIQUE

Incarnation du sacré, conjuration des mauvais esprits, création imaginaire d'êtres hybrides, ces sculptures de la Tolita (extrémité septentrionale de la côte équatorienne) attestent une conception du plus haut niveau esthétique. Celle de gauche, de 21,5 centimètres de haut, est le fragment d'une œuvre dont on n'a pas retrouvé les autres morceaux. L'autre sculpture serait une preuve des relations de la Tolita avec les cultures d'Amérique Centrale. Toutes deux sont en terre cuite et proviennent de la province de Esmeraldas. On a trouvé à la Tolita une telle quantité de ces objets qu'on peut penser que toute la population se consacrait à l'art de la céramique.



Photos © Gérard Dufresne, Paris

La civilisation de Chorrera (de 1800 avant J.-C. à 500 de notre ère) s'étendit sur une grande partie de l'Équateur. On a pu dire qu'elle a été suffisamment autonome et affirmer qu'elle constitue le noyau de la nation équatorienne. Ces deux figures sont typiques de la céramique de Chorrera : le vase en forme d'homme couché sur le dos et le récipient anthropomorphe présentent l'un et l'autre quelques-uns de ses traits caractéristiques, comme les yeux dits en « grains de café ».

Photo © Savio, Rome



A SOFIA L'ESCALIER A REMONTER LE TEMPS

Sous la grand-place de la capitale bulgare, un passage souterrain livre les vestiges de l'ancienne ville jadis citadelle romaine

par Magdalena Stancheva

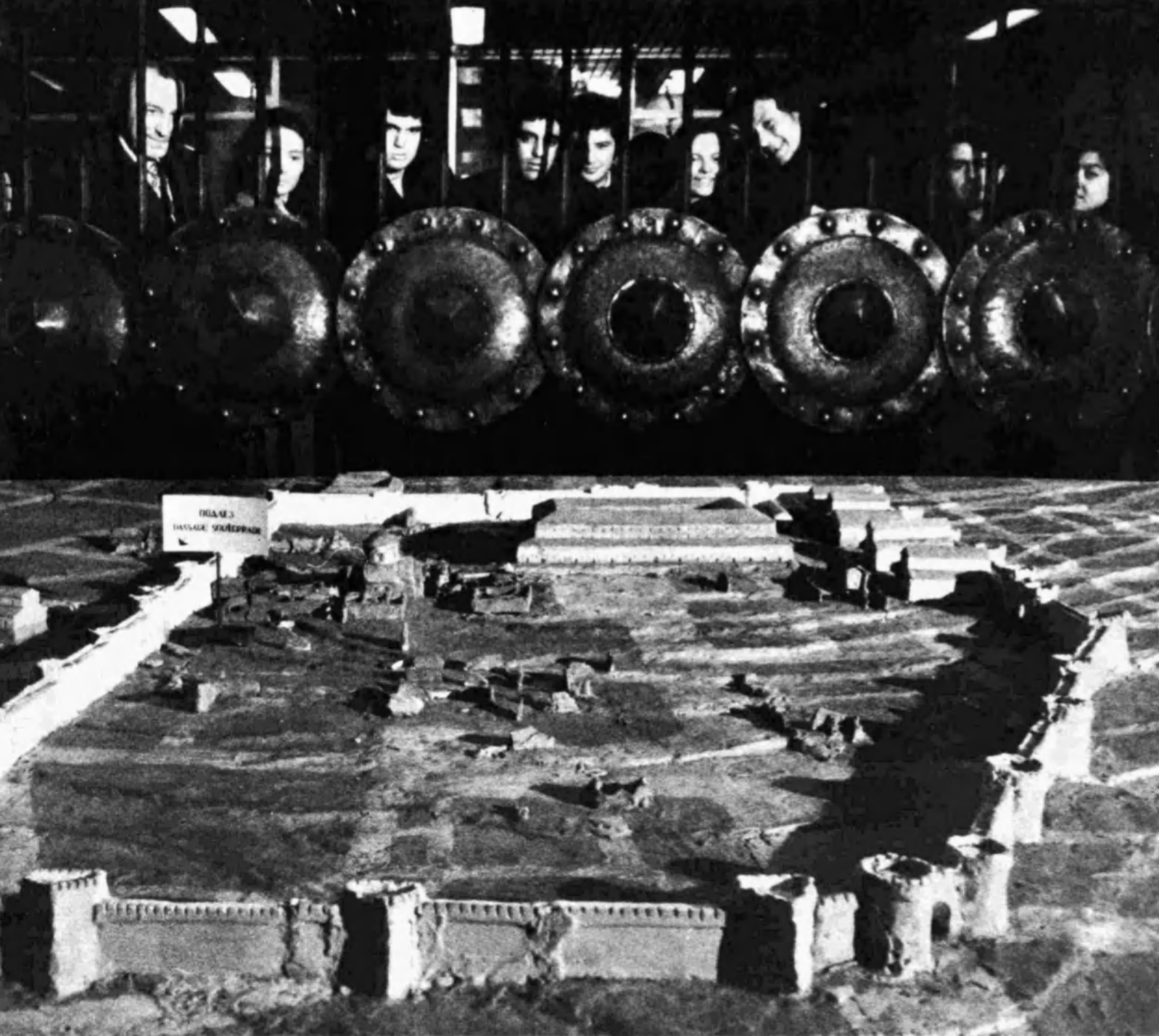
MAGDALINA STANCHEVA dirige depuis une vingtaine d'années le Département archéologique du Musée historique de Sofia et, à ce titre, les recherches et travaux de fouilles dans la région de Sofia. Spécialiste de la basse Antiquité, elle a consacré la plupart de ses ouvrages et de ses publications à l'héritage antique de la culture médiévale en Bulgarie. Elle a reçu le Prix de la ville de Sofia pour ses travaux de recherches et de préservation de la grande porte de la forteresse de Serdica (l'actuelle Sofia).



Maquette (ci-dessus) de l'ancienne citadelle romaine de Serdica, dont les vestiges du forum ont été, entre autres, découverts en 1971 en plein centre de la capitale de la Bulgarie, Sofia, lors de la construction d'un passage souterrain pour piétons. La signalisation et la flèche marquent l'emplacement exact du souterrain. A gauche, escalier d'entrée.



*Reportage photographique
réalisé pour le " Courrier de
l'Unesco " par Gérard Dufresne*



Photos • Courrier de l'Unesco • - Gérard Dufresne

AU cœur des Balkans, une ville a gravé sur ses armoiries l'inscription : « Elle grandit, mais ne vieillit pas ». Et cette ville a sept mille ans... Sofia, capitale de la Bulgarie, est dynamique et jeune, tournée vers l'avenir. Le centre n'a pas encore trouvé son aspect définitif. Il s'érige au-dessus des restes ensevelis de civilisations antérieures, dont les couches superposées ont plus de dix mètres d'épaisseur.

C'est un entassement de siècles, des débris à peine perceptibles de l'agglomération thrace aux vestiges d'époques diverses au cours desquelles l'essor de la vie fut interrompu par les destructions qu'entraînèrent sièges et invasions. A maints moments de son histoire, la ville a payé cher sa situation privilégiée — au milieu d'une plaine fertile, au pied d'un massif riche de forêts, de gibier et d'eau fraîche, au carrefour de routes importantes, sur

un sol où une source thermale bienfaisante jaillit au centre même de la cité.

Et ce « cœur » de la ville est toujours le même : c'est le forum de l'ancienne Serdica, le centre de la Srédetz médiévale, la place principale de la Sofia libérée depuis moins d'un siècle de la domination étrangère, et l'actuelle place « Lénine ». Chaque époque a bâti sur les ruines du passé en y laissant son empreinte ; peu à peu, de siècle en siècle, la réalité se muait en légende.

Mais les traditions urbaines résistent. Sous le square Lénine gisent les vestiges du forum de l'ancienne ville de Serdica, alors que les grandes avenues de Sofia suivent aujourd'hui la même direction que les grands-rues d'antan.

On a dernièrement construit un passage souterrain pour piétons : en descendant trente-cinq marches, le passant quitte d'un coup la ville moderne

pour se retrouver soudain dans les ruines de l'antique ville romaine de Serdica et de la Srédetz bulgare du Moyen Age, que de la rue il ne pouvait soupçonner.

En accédant au passage souterrain, il traverse la grande porte orientale de l'ancien mur d'enceinte fortifiée qui, treize siècles durant (du 2^e au 15^e siècle de notre ère), défendit la ville. Cette porte, jadis fermée pour prévenir les attaques de l'envahisseur, reste à présent largement ouverte.

Dès avant les travaux d'excavation, on avait déjà dégagé en diverses parties l'ancienne forteresse. Avec le creusement du souterrain, les vestiges découverts sont désormais sauvegardés. Leur structure monumentale surpasse, et par les dimensions et au niveau de leur signification scientifique, toutes les découvertes antérieures.

Lors de leur construction, les tours



ESCALIER A REMONTER LE TEMPS (Suite)

pentagonales qui défendaient la porte orientale avaient quelque dix mètres de hauteur, alors qu'aujourd'hui leurs ruines n'atteignent que la voûte du tunnel, c'est-à-dire quatre mètres. Ces tours sont construites en briques sur soubassement de gros blocs de pierre. Elles font partie de la ceinture fortifiée du 6^e siècle qui entourait la citadelle tout entière.

Derrière cette muraille et les tours qui en faisaient partie, on découvrit les ruines d'un autre mur encore plus vieux et bâti par couches successives de pierres et de briques. Les deux murs ont quatre mètres d'épaisseur et il était donc fondé de considérer la forteresse de Serdica comme imprenable ; seul un long siège pouvait contraindre ses habitants à ouvrir leurs portes.

La première porte extérieure conduit à un espace clos sur lequel s'ouvrent les entrées des tours, fort bien préservées jusqu'au niveau des arches. A l'autre extrémité de cet espace clos s'ouvre une deuxième porte. On peut encore voir sur les seuils de ces deux portes les sillons laissés au cours des siècles par les roues ferrées des charrettes et des chars patriciens.

L'espace compris entre les deux portes est pavé d'épaisses dalles de pierre. La plupart de ces dalles appartenaient à des architraves et corniches

magnifiquement ornées et furent jadis réemployées, leur côté sculpté enfoui dans le sol. Dans l'ancienne ville de Serdica elles décoraient les façades d'édifices et de portiques entourant le forum. Serdica connut maintes vicissitudes et dévastations au cours des siècles et toute sa magnificence passée fut ensevelie et foulée aux pieds. En ce 20^e siècle, les hommes marchent de nouveau sur les dalles originelles.

La découverte ne fut pas inattendue, car les archéologues connaissaient l'antique plan urbain. Dès le début des travaux on se rendit compte que l'ancienne porte apparaîtrait dans un état de conservation rare pour les ruines d'une ville tant de fois détruite et reconstruite. Aussi fallut-il remanier le tracé prévu pour le passage souterrain, prolonger les délais de construction, investir d'importantes sommes d'argent, surmonter des problèmes complexes. Mais Sofia fut dotée d'un lieu plein de charme.

Une législation protégeant le patrimoine culturel, un travail opiniâtre de la part des archéologues, une coopération fructueuse avec les architectes — et Sofia trouva une solution audacieuse et originale. On ouvrit des « fenêtres » sur son passé. Aujourd'hui, au-dessous des pavés de la jeune Sofia revivent des époques depuis longtemps révolues.

Sous le béton moderne la pierre antique

Franchie l'une des quatre entrées du passage souterrain (ci-dessus), le piéton descend vers un passé séculaire jalonné d'antiques témoignages : reliefs sculptés, amphores, mosaïques. Il sort du passage en empruntant (ci-dessus à droite) la rue de l'ancienne Serdica, qui menait de la porte de la citadelle au forum. Il foule le pavage d'origine, en parfait état de conservation. Ci-contre à droite, une dalle sculptée du 4^e siècle de notre ère, représentant les jeux du cirque : écuyers, fauves, belluaires. Elle ornaît, peut-être, le cirque de Serdica et se trouve aujourd'hui au Musée d'archéologie de Sofia.





Musée à tous les étages

Connaissez-vous un grand magasin avec un trésor archéologique occupant, en sous-sol, la moitié des rayonnages ? Si vous étiez habitant de Sofia, vous le connaissiez. Ci-dessus, comme la proue d'un navire ou une énorme baleine, le soubassement d'une des tours triangulaires qui défendaient la porte nord de la citadelle ; elle fait irruption parmi les articles de sport, chaises de camping, imperméables, balles et raquettes de tennis du grand magasin « Sofia ». A gauche, dans le passage souterrain, les assises d'une autre tour reconstruite au Moyen Age, quand la Serdica romaine devint la Srédetz bulgare. A droite, enserrée par des immeubles modernes, une église des premiers temps du Christianisme, elle-même édifiée sur les vestiges, aujourd'hui dégagés à ciel ouvert, de constructions d'époques antérieures. Au premier plan, des éléments de chauffage de l'époque romaine.



ESCALIER A REMONTER LE TEMPS (Suite)

Rien ne laisse deviner de l'extérieur la surprise qui attend le passant. On descend les marches de granit entre deux murs revêtus de marbre, sous la lumière jaillissant d'un plafond d'aluminium et de verre — et l'on se retrouve soudain à une autre époque.

L'ancienne porte est formée de gros blocs calcaires. Elle est largement ouverte à présent, mais à l'origine, les deux tours pentagonales, situées de part et d'autre de lourds vantaux de métal, en condamnaient l'accès. Les tours, entièrement construites en briques rouges, sont du 6^e siècle, à l'époque de Justinien, empereur de Byzance.

L'enceinte, plus ancienne, date de Constantin (4^e siècle).

L'ensemble porte les traces d'une vie millénaire. Ainsi, d'après une inscription gravée dans un énorme bloc de pierre placé dans le passage, Serdica était ceinte d'une muraille dès la fin du 2^e siècle, à l'époque de l'empereur Marc-Aurèle. Cette enceinte protégea la ville lorsqu'elle faisait déjà partie de l'Etat bulgare, et jusqu'à la fin du 14^e siècle quand les Turcs s'emparèrent de la ville et détruisirent les fortifications.

Les vestiges qui témoignent des nombreuses reconstructions du mur

d'enceinte narrent l'histoire de la ville au cours d'un millénaire et demi.

Les Sofiotes ont pris l'habitude d'emprunter le passage souterrain. D'un pas pressé, ils suivent distraitemment la rue antique, entre les murailles épaisses de quatre mètres, couvertes d'autant de blessures que de gloire. Des passants s'arrêtent dans les cabines téléphoniques en verre. Vive allure, bribes de conversation, rires, la vie coule...

Mais pour le nouveau venu, tout est fascinant. De grandes photos des fouilles montrant d'intéressants détails des monuments archéologiques l'aident



Photos Courrier de l'Unesco - Gérard Dufresne

dans sa découverte. Les niches ouvertes dans les murs contiennent des fragments de sculpture, de mosaïques originales et même un petit autel dédié à Artémis par sa prêtresse Rhodope.

Derrière une grille, il y a une petite salle de musée. Elle permet de voir, de l'intérieur, la muraille de l'enceinte avec l'escalier par où montaient les gardes. Un plan maquette de Serdica permet de s'orienter. Ici, des récipients de terre cuite avec lesquels les défenseurs de la citadelle déversaient de la poix bouillante sur les envahisseurs. Là, quelques amphores découvertes dans les ruines d'une boutique de la rue antique, à la place de laquelle un

petit kiosque offre aujourd'hui souvenirs et cartes postales.

D'ailleurs on retrouve partout, lors de cette promenade dans le passé de Sofia, cette coexistence de l'ancien et du moderne. Les vestiges de l'Antiquité ne sont plus chose morte, ils revivent.

Un des murs du passage souterrain porte les armoiries de la capitale bulgare.

Leurs quatre champs représentent les éléments éternels et antiques de la ville — l'image de Tyché, la déesse protectrice des villes, copiée sur une monnaie de Serdica ; la silhouette de la magnifique basilique

de Sainte-Sophie, datant du 6^e siècle, qui avait déjà au 14^e siècle donné son nom à la ville ; le petit temple d'Apollon Medicus, réincarnation de la source thermale, et enfin le beau massif de Vitocha, décor éternel de la ville. Entre deux branches d'olivier, la devise de Sofia : « Elle grandit, mais ne vieillit pas ».

Non loin, le grand bloc qui était emmuré autrefois au-dessus de la porte de Serdica, où on lit les noms et les titres des empereurs et des gouverneurs, accueille aujourd'hui encore les passants avec le traditionnel : « Bonne chance » qui précède l'inscription. ■



Photo © Gérard Dufresne, Paris

Bouteille-sifflet de la civilisation de Bahia (province de Manabi) composée de trois récipients sphériques décorés de motifs géométriques anthropomorphes et zoomorphes. C'est à cette même culture qu'appartiennent les appuis-tête, les modelages d'édifices avec toit en forme de pagode et autres objets qui, pour quelques spécialistes, seraient la preuve de l'existence de contacts avec l'Asie.

Ce récipient en forme d'iguane, ou de tortue, appartient à la civilisation de Bahia et à la période dite de développement régional (500 avant J.-C. - 500 après J.-C.). En terre cuite partiellement polie, il mesure 9,5 cm de haut et 15 de large. Par contre, le vase tripode à pieds humains correspond à la période dite d'intégration (de 500 à 1500) et sa décoration de motifs géométriques est caractéristique de la peinture « en négatif » de la province septentrionale du Carchi. Ces deux objets rappellent les récipients chinois de céramique ou de métal.

Photos © Gabriel Cruz Nardi, Quito

PORTRAITS D'ANCÊTRES DU VIEIL ÉQUATEUR

Suite de la page 28

est rendue par l'emploi de substances qui leur font verser des larmes de couleur.

Il est certain que l'ethnologie se sent frustrée par la déformation conique des crânes, probablement rituelle, mais que l'anthropologie y gagne quand l'art s'écarte du réalisme et de la représentation des traits typiques; car, l'évolution progressive de l'œuvre d'art est la conséquence d'une évolution du concept de l'homme.

Dans les cultures de Cashaloma et de Tacalshapa, les dernières à fleurir avant l'entrée des grandes armées incas, on trouve déjà une véritable théorie de la forme et de la couleur, de la ligne et du volume, élaborée par le milieu ambiant. Et l'on y trouve également la première manifestation de liberté artistique : l'arbitraire, l'asymétrie dans l'application des couleurs, le transfert des dessins du tissu aux corps nus des cariatides en miniature qui soutiennent les vases. Serait-ce là l'apparition du tatouage ?

Cultures sans écriture. Les masques donnent à supposer qu'il existait un théâtre embryonnaire. Généralement, ils sont dramatiques, marqués de rictus ou de rides, ou sarcastiques. Mais ceux que l'on a trouvés sur les tombes, sur des têtes de morts vieilles de dix ou vingt siècles, représentaient-ils l'essence même de l'être, sans visage ni biographie ? Ou bien faut-il entendre que l'on entre déguisé dans l'éternité afin que les divinités ne puissent reconnaître le nouveau venu ? Ou encore serait-ce pour faire peur et éloigner les « mauvais esprits » ?

Tout art véritable ne donne pas de

réponses : il pose des questions. C'est pourquoi peut-être il faut appliquer aux civilisations équatoriennes précolombiennes l'axiome selon lequel l'esthétique prime la logique, c'est-à-dire que le sens des formes précède la formation du discours.

★

Exposition rétrospective d'un auteur collectif et qui englobe à peine un peu plus de trois mille ans. Mais dans ces cruches, plats et statuettes, tout un peuple a laissé son empreinte comme un signe d'identité culturelle lui permettant d'être reconnu, non seulement à travers ces objets, mais encore dans les objets eux-mêmes.

La seconde moitié du 15^e siècle vit arriver du Sud les Incas. Civilisation importante entre toutes : théocratique (les Incas adoraient le soleil), absolutiste (l'Inca était fils du Dieu et son intermédiaire devant les hommes), impérialiste — au sens d'universaliste (son empire s'appelait les Quatre Parties du Monde), elle annexa les tribus autochtones, fit de Quito sa seconde capitale.

Les Incas stupéfièrent les Espagnols par leur organisation sociale mathématiquement hiérarchisée, la dignité et la sévérité de leur mode de vie, leur conception d'un urbanisme fondé sur la simulation de l'environnement et l'implantation de la nature en milieu urbain et dans l'espace architectural. C'est-à-dire Machu-Picchu, ville sainte ou forteresse colossale, dont la construction constitue un mystère qui ne sera peut-être jamais déchiffré. Mais ceci est une autre histoire...

Jorge Enrique Adoum



Tous les objets dont les photographies illustrent cet article sont conservés au Musée Archéologique de la Banque centrale de l'Équateur, à Quito.

Nos lecteurs nous écrivent

POP OU PAS POP ?

Nous tenons à remercier les très nombreux lecteurs qui ont répondu à la question de juin 1973 : « Que pensent-ils d'un numéro du « Courrier de l'Unesco » sur la musique pop ? » D'ores et déjà se dégage une forte majorité en faveur d'un numéro sur la musique pop et autres formes de la musique moderne. Nombre de réponses émanent de jeunes; toutefois une large proportion de lecteurs, moins jeunes, veulent en savoir davantage sur le « pop », ses origines, sa signification et son importance sociale. Le « Courrier de l'Unesco » prépare donc ce numéro pour l'année prochaine. La place dont nous disposons ne nous permet de publier ici que quelques-unes des innombrables lettres reçues.

*

Un numéro consacré à la musique « pop » et à d'autres formes de la musique moderne aurait une audience universelle. J'en attends avec intérêt la publication.

Mary Dewhurst
Burlington, Ontario
Canada

Ma réponse est non ! Ce n'est pas un sujet qui convienne à une revue sérieuse comme le « Courrier de l'Unesco ». La musique « pop » modèle de dangereuse façon l'esprit et le goût des jeunes. De plus, elle les détourne des beautés de notre musique folklorique et de la musique classique, la plus belle de toutes.

L. Carrion
São Gabriel
Rio Grande do Sul, Brésil

Je vous suggérerais d'introduire des articles traitant des origines de la musique « pop » et de ses différents styles et formes. Le numéro aiderait ainsi à comprendre cette musique qui fait maintenant partie intégrante de la culture moderne, et aucune forme de culture ne doit être méprisée.

Matti Palomäki
Turku, Finlande

La musique « pop », que cela signifie-t-il pour une foule de personnes ? Certaines disent que c'est une mode, que ça « leur » passera bien vite, que ça fait du bruit pour rien. Je dis qu'il existe quantité d'autres instruments qui font du bruit pour rien. D'autres en arrivent même à dire que les concerts « pop » ne sont que prétextes à orgies. Non ! On a trop calomnié la musique pop. Et il est navrant de voir quantité de gens se désintéresser de cet art musical. En effet, cette forme de musique moderne pulse quantité de ses thèmes dans les rythmes musicaux de l'Afrique, de l'Amérique ou de l'Asie. Oter les préjugés, faire connaître ce qu'est le phénomène « pop », tout cela, j'espère de tout cœur que vous le ferez.

Pascal Rebjock
Solignac - France

Bravo pour cette idée d'un numéro sur la musique « pop » et bravo si votre revue arrive à en faire une belle réalisation. J'enseigne la musique à 300 jeunes par semaine dans l'Enseignement technique. Croyez-moi, la « pop » a une résonance profonde auprès des jeunes, plus que la musique classique, plus que le jazz. Les jeunes cherchent un langage pour le vingtième siècle.

J'essaie de les comprendre, mais les adultes ont beaucoup de mal. J'aimerais que des spécialistes éclairent notre lanterne sur le phénomène « pop ». Merci de votre aide.

Ch. Tripp
Belfort - France

Un numéro sur la musique moderne et spécialement sur le phénomène « pop » m'intéresserait beaucoup, de même que mes collègues, car le « Courrier » est sur la table de la salle des professeurs. Comme pédagogues, nous désirons analyser les phénomènes sociologiques qui « envoûtent » nos jeunes élèves, alors que je sens un refus de la formation musicale classique que j'ai reçue ainsi que d'autres professeurs de musique. Ce problème demande effort de réflexion et vous pourriez nous aider.

Mlle E. Brunner
Brunstatt - France

Comme j'ai beaucoup aimé votre numéro de juin 1973 consacré à « la musique des siècles », je tiens à vous dire que je serais très heureux d'un autre numéro portant sur la musique « pop ». Je ne suis qu'un simple amateur de musique moderne « pop », mais je pense qu'avec le recul du temps l'avènement de ce genre de musique sera considéré comme unique et révolutionnaire dans l'histoire de la musique.

Raymond Laberge
Villeneuve
Québec - Canada

Je ne crois pas que ce soit le rôle de l'Unesco de traiter d'un pareil sujet. De nombreux autres moyens de communication s'en chargent, et à profusion, de sorte qu'il est pratiquement impossible de ne pas avoir de notions.

De toute façon, pourquoi n'attendriez-vous pas une dizaine d'années encore ? A ce moment-là, la question ne se poserait même pas, si cette musique vit encore. Elle se sera créé un auditoire permanent, se sera stabilisée, et, qu'on le veuille ou non, fera partie du patrimoine musical universel.

Robert Daigneault
Montréal, Canada

De grâce, pas de numéro consacré à la musique « pop ». La British Broadcasting Corporation (BBC) et toutes les compagnies éditrices d'enregistrements du monde pourvoient l'humanité.

G. England
Porthcawl - Royaume-Uni

Pour avoir été déposée devant un piano de l'âge de cinq ans à l'âge de dix-huit ans, pour avoir été saturée de

Bach, Mozart, Haydn, Mendelssohn, etc., je me suis découverte, à l'âge adulte, passionnée de Debussy, Ravel, Stravinsky, Messiaen, etc., et me voilà, à soixante et un ans, tout admirative — et achetant leurs disques — de King Crimson, des Pink Floyds, etc. Même, je dois reconnaître qu'actuellement la « pop-music » efface pour moi toute autre musique. Violente et désespérée, planétaire avec l'intégration d'instruments des cinq continents, jouée par des adolescents qui sont de demain, elle est le pouls du temps présent.

Merci pour le numéro de juin consacré aux musiques non européennes.

Mme N. Provins
Paris - France

A L'ÉCOLE DES ENFANTS

Je voudrais m'associer à ce que disait Rosa Maria Pérez Mirabent dans la page des lecteurs du « Courrier de l'Unesco », en janvier dernier. J'apprécie énormément votre revue mais je ne peux supporter que des gens plus jeunes que moi (je suis à l'université) ne puissent profiter d'une aussi bonne publication faute d'en comprendre toujours le contenu. Nombre d'enfants et de jeunes se sentent concernés par ce monde où ils vivent, et je pense que des revues comme la vôtre devraient encourager cette attitude. Aussi voudrais-je proposer de publier régulièrement un supplément que l'on pourrait utiliser dans les écoles. J'aimerais voir, pour commencer, un supplément consacré à l'Année mondiale de la Population, aux problèmes posés, à leurs solutions et qui, surtout, fournirait des éclaircissements aux jeunes.

Anne Fullerton,
Nashville, Tennessee,
Etats-Unis

PAKISTAN

5000 ANS DE CIVILISATION...

C'est d'une manière captivante qu'en 40 pages d'articles bien documentés et de photos, vous avez présenté, dans votre numéro de décembre 1973, l'histoire de la civilisation au Pakistan, par l'évocation de sites anciens, d'antiquités et de monuments historiques. Je suis persuadé que votre magnifique effort contribuera à donner au monde un aperçu fidèle de l'héritage culturel du Pakistan et des trésors d'art et de culture de l'ancienne civilisation de l'Indus.

Dr Mohammad Ajmal
Ministre de l'Éducation
Islamabad, Pakistan

... D'ART ET DE CULTURE

Il me faut vous féliciter pour la manière passionnante que vous avez adoptée pour mettre en lumière les traits saillants de la culture et de l'art de l'ancien Pakistan. On ne pouvait mieux faire dans un espace si restreint.

Taswir Hussain Hamidi
Conservateur Musée national,
Karachi, Pakistan

A LIRE

Pédagogie musulmane d'Afrique noire
par Renaud Santerre
Ed. par les Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 1973

La République Démocratique allemande
par Robert Charvin
Ed. par Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence
Paris 1973 - 70 F

Des ondes et des hommes
par Maurice Deloraine
Ed. par Flammarion - 24 F

Qui sont les drogués ?
par Pierre Bensoussan
Ed. par Robert Laffont
Paris 1974 - 25 F

Des écoles sans déchets
par William Glasser
Ed. par Fleurus
Paris 1973 - 28 F

Origine et évolution de la vie
par Hilaire Cuny
Ed. par les Editeurs Français Réunis
Paris 1973 - 26 F

Prose finlandaise
par Jaakko A. Ahokas
Col. Unesco d'œuvres représentatives
Série européenne
Ed. par Seghers/Unesco - 42 F

Les Trois Mondes
trad. G. Coedès et C. Archambault
Ecole française d'Extrême-Orient
Coll. Unesco d'œuvres représentatives
Série Thaïlandaise
Ed. par Adrien-Maisonneuve
Paris 1973 - 86 F

Pour tous les livres ci-dessus s'adresser à son libraire habituel. Ne pas passer de commande à l'Unesco.

Publications Unesco

Éléments de terminologie et de structures de l'éducation et du développement agricoles en France
par G.-J. Bretonès
73 pages - 15 F

La politique culturelle en Israël
par Joseph Michman
80 pages - 8 F

La politique culturelle en République fédérale d'Allemagne

Etude de la Commission nationale allemande pour l'Unesco
61 pages - 6 F

Ressources naturelles de l'Asie tropicale humide
490 pages - 96 F

Rôle du musée dans l'Amérique latine d'aujourd'hui
dans « Museum »
Vol. XXV, n° 3, 1973
Le numéro : 12 F
Abonnement annuel : 40 F

LATITUDES ET LONGITUDES

A Tokyo une Université des Nations Unies

Une université des Nations Unies, placée sous le patronage conjoint de l'ONU et de l'Unesco, ouvrira ses portes cette année à Tokyo (Japon). Expérience et innovation unique en son genre dans le monde de l'éducation, il ne s'agira pas d'une université conventionnelle délivrant des diplômes, mais d'un réseau souple et décentralisé favorisant la coopération et les échanges entre les universitaires et les institutions qui s'occupent d'enseignement supérieur et de recherches. Elle mettra en chantier des études sur les problèmes généraux et qui requièrent des solutions urgentes : ainsi, les relations internationales et la paix, les problèmes du développement et l'influence des sciences et de la technologie sur l'environnement et la qualité de la vie.

Traditions et cultures populaires à travers le monde

Le second numéro de la revue « Cultures » vient de paraître. Rappelons que le premier numéro de cette nouvelle revue internationale de l'Unesco (trimestrielle) avait pour thème « Musique et société » (voir « Le Courrier de l'Unesco », février 1974, page 39). Ce numéro 2 est consacré à « La culture populaire », à « L'architecture » et aux relations entre « Sport et culture ». Prix du numéro : 22 francs français. Prix de l'abonnement : 75 francs français. Pour tous autres renseignements, s'adresser à l'Unesco, place de Fontenoy, Paris, ou auprès des agents de vente des publications de l'Unesco.

Les Islandais et la mer

Dans notre numéro de février 1974, nous avons publié, sous le titre « Les Islandais et la mer », un article du

Dr Unnstein Stefánsson, de l'Institut de Recherches marines de Reykjavik.

Le dernier paragraphe de l'article du Dr Stefánsson rappelait la décision prise le 1^{er} septembre 1972 par le Gouvernement islandais et l'Althing (Parlement) de porter à 50 milles la limite des pêcheries sous juridiction islandaise. La dernière phrase de l'article disait : « Les Islandais sont unanimes à soutenir cette décision. » Dans le texte publié à la page 30 du « Courrier de l'Unesco » cette phrase a malencontreusement été omise quand, pour la clarté de l'exposé, avait été rajoutée la phrase suivante : « Cette décision n'a pas été acceptée par tout le monde. Il en est résulté tensions et querelles avec certains pays. »

En bref...

Ces informations sont extraites de la dernière édition de l'Annuaire Statistique de l'Unesco qui vient de sortir de presse :

■ En 1971, les plus grands producteurs de livres ont été l'U.R.S.S. (85 487 titres), les Etats-Unis (80 569) et la République fédérale d'Allemagne (40 354).

■ Le nombre des quotidiens est passé de 7 860 en 1969 à 8 050 en 1970, mais quarante-quatre pays et territoires dans le monde ne possèdent encore aucun quotidien d'information générale.

■ En 1970 le nombre total des postes émetteurs de radiodiffusion s'élevait à 22 000 et celui des récepteurs à 728 millions ; quant à la télévision, on dénombrait 17 000 émetteurs et 261 millions de récepteurs.

■ Les pays développés comptent vingt-cinq fois plus de scientifiques et d'ingénieurs que les pays en voie de développement et consacrent de 30 à 120 dollars par habitant à la recherche et au développement expérimental, alors que, par exemple, les pays d'Afrique y consacrent 1 à 2 dollars par habitant.

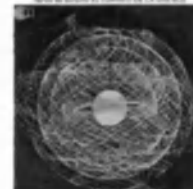
el origen del hombre



RETO AL ESPACIO



ciencia, 'idolo o peligro'?



al arte en los tres mundos



Le Courrier de l'Unesco en livres de poche

Une collection de « Livres de poche - Courrier de l'Unesco » vient de paraître en langue espagnole. Elle est lancée par la maison d'édition de Barcelone, Promoción Cultural. Consacré à un thème traité par notre revue, chaque volume de la collection reprend les textes et les illustrations d'un ou plusieurs numéros du « Courrier de l'Unesco ». Quatre volumes sont déjà parus sur les thèmes suivants : Origines de l'Homme, Défi au Cosmos, l'Art dans le monde, la Science. Douze volumes sont prévus dans le courant de l'année 1974. Nous souhaitons que cette entreprise suscite en d'autres langues des initiatives analogues.

UN BEST-SELLER DE L'UNESCO

■ *Un livre très documenté, abondamment illustré, qui passionne le lecteur, le profane comme le spécialiste. Le « Courrier de l'Unesco » a consacré son numéro de mai 1972 à une présentation de cet ouvrage.*

■ *Parmi les 27 chapitres de ce volume, écrits par d'éminents archéologues, plongeurs, techniciens, de différents pays, signalons :*

Épaves antiques (*Frédéric Dumas*). Sites archéologiques au large de la France (*Denis Fonquerle*). Le renflouage du vaisseau suédois « Vasa » (*Anders Franzen*). Les millénaires villages sur pilotis (*Ulrich Ruoff*). Histoire de la photographie sous-marine (*Dimitri Rebikoff*). L'Archéonaute (*Jean Chabert*). L'océanographie : une associée de l'archéologie (*W.D. Nesteroff*). Engins sous-marins d'exploration (*George F. Bass et Donald M. Rosenkrantz*). Les puits sacrés de Chitzen Itza et autres sites en eau douce du Mexique (*Pablo Bush Romero*). Les sites d'épaves des Amériques (*Mendel L. Peterson*). Ports et mouillages proto-historiques dans la Méditerranée orientale (*Honor E. Frost*).



Unesco, Paris. 1973

198 illustrations

Prix : 60 F (relié)

Pour vous abonner, vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasheri, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali-Haddad, Alger. Société nationale d'édition et de diffusion (SNED), 3, bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement) : Bahrenfelder Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld; CCP 276650. Pour les cartes scientifiques seulement: Geo Center, D7 Stuttgart 80, Postfach 800830. Autres publications : Verlag Dokumentation, Postfach 148, Jaiserstrasse 13, 8023 München-Pullach. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Deutscher Buch-Export und Import GmbH, Leninstr. 16, 701 Leipzig. — **AUTRICHE.** Verlag Georg Fromme et C., Arbeitergasse 1-7, 1051 Vienne. — **BELGIQUE.** Agent pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean De Lannoy, 112, rue du Trône, Bruxelles 5. CCP 708-23. Edition néerlandaise seulement : N.V. Handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 2100 Deurne-Antwerpen. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Serviço de Publicações, Caixa postal 21120, Praia de Botafogo, 188, Rio de Janeiro, GB. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, Bd. Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le Secrétaire général de la Commission nationale de la République fédérale du Cameroun pour l'Unesco B.P. N° 1 061, Yaoundé. — **CANADA.** Information Canada, Ottawa (Ont.). — **CHILI.** Editorial Universitaria S.A., casilla 10220, Santiago. — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire, B.P. 577, Brazzaville. — **COTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines. Boîte Postale 4541, Abidjan-Plateau. — **DAHOMÉY.** Librairie nationale. B.P. 294, Porto Novo. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, 1165 Copenhague K. — **ÉGYPTE (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1 Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire; Librairie Kasr El Nil, 38, rue Kasr El Nil, Le Caire. — **ESPAGNE.** Toutes les publications y compris le Courrier : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate, 15, Madrid 20; Distribución de Publicaciones del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Vitrubio 16, Madrid 6; Librería del Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Egiptiacas, 15, Barcelona. Pour « le Courrier »

seulement : Ediciones Liber, Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya). — **ÉTATS-UNIS.** Unesco Publications Center, P.O. Box 433, New York N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598-48. — **GRÈCE.** Anglo-Hellenic Agency 5 Koumpari Street Athènes 138. — **HAÏTI.** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B. P. 111, Port-au-Prince. **HAUTE-VOLTA.** Librairie Attie, B.P. 64. Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U. 22, Budapest V.A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népköztársaság utja 16. Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd.: Nicol Road, Ballard Estate. Bombay 1; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. 36a Anna Salai Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, P.O. Box 386, Nouvelle-Delhi. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 72 Theatre Communication Building, Connaught Place, Nouvelle-Delhi 1. Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 16. Scindia House, Nouvelle-Delhi. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300, B.P. 1533, Téhéran. Kharazmie Publishing and Distribution Co. 229 Daneshgah Str., Shah Avenue P. O. Box 14/1486. Téhéran. — **IRLANDE.** The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin 4. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores : 35, Allenby Road and 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv. Emanuel Brown 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licosa, (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Maruzen Co Ltd., P.O. Box 5050, Tokyo International, 100.31. — **RÉPUBLIQUE KHMÈRE.** Librairie Albert Portail, 14, avenue Bouloche, Phnom-Penh. — **LIBAN.** Librairies Antoine, A. Naouf et Frères, B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la République malgache, Ministère de l'éducation nationale, Tananarive. **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 281, avenue Mohammed V, Rabat. CCP 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul Mich », 1, rue Perrinon, 66, av. du Parquet, 972 - Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street Port-Louis. — **MEXIQUE.** CILA (Centro interamericano de Libros Académicos), Sullivan 31-Bis, Mexico 4 D. F. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard

des Moulins, Monte-Carlo. — **MOZAMBIQUE.** Salema & Carvalho Ltda caixa Postal, 192, Beira. — **NIGER.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour « le Courrier » seulement: A.S. Narvesens, Litteraturtjeneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — **PAYS-BAS.** « Unesco Kœrier » (Edition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye. — **POLOGNE.** Toutes les publications : ORWN PAN, Palac Kultury i Nauki, Varsovie. Pour les périodiques seulement : « RUCH » ul. Wronia 23, Varsovie 10. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** I.C.E. Libri P.O.B. 134-135, 126 calea Victoriei, Bucarest. Abonnements aux périodiques Rompresflatela, calea Victoriei nr. 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13 av. Roume, B.P. 20-60, Dakar. Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar; Librairie « Le Sénégal » B.P. 1594, Dakar. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103 27 Stockholm, 16. Pour « le Courrier » seulement : Svenska FN-Förbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm - Postgiro 184692. — **SUISSE.** Toutes les publications : Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII 2383. Payot, 6, rue Grenus 1211, Genève 11. C.C.P.-12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement. B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahranicni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Évangélique, BP 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, BP 1164, Lomé; Librairie Moderne, BP 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguaya, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **VIËT-NAM.** Librairie Papeterie Xuân-Thu, 185, 193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YUGOSLAVIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Založba Slovenije Mestni Trg. 26, Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La Librairie Institut national d'études politiques B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaire pour l'Unesco, Ministère de l'éducation nationale, Kinshasa.



UN ART AUSTÈRE

Photo © Savio, Rome

La sobriété des formes et de la décoration de ce récipient de la province du Cañar (Rép. de l'Équateur) est caractéristique de la céramique andine de l'époque (5^e siècle). Elle rejette, en effet, tout élément superflu pour tendre à l'essentiel, tant au point de vue esthétique que fonctionnel. (Voir page 24 l'article sur les cultures précolombiennes de l'Équateur.)